


EMMA M. GREEN

JEUX
interdits

Éditions  Addictions

1

EMMA M. GREEN

JEUX
interdits

Éditions  Addictives

1

Rejoignez les Editions Addictives sur les réseaux sociaux et tenez-vous au courant des sorties et des dernières nouveautés !

Facebook : [cliquez-ici](#)

Twitter : @ed_addictives

Egalement disponible :

Ma vie, mes rêves et lui

Dès qu'il s'agit de sentiments, June Sachs est une grande empotée ! Elle ne possède pas le mode d'emploi lui permettant de décoder les intentions des autres.

Raphaël Warren est sûr de lui, très sûr de lui... et heureusement, car il va devoir l'être pour deux !

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)



Egalement disponible :

Encore !

Mia tient le courrier du cœur au sein d'une célèbre radio de Seattle, écoutant, conseillant, rassurant sans cesse les cœurs malades qui l'appellent souvent tard dans la nuit.

Mais seule derrière son micro, le cœur brisé par une relation qui s'est mal terminée, la jeune femme ne croit plus en l'amour, elle pourtant si apte à en parler aux autres...

Par le plus grand des hasards, son chemin va croiser celui de Harry Bannister, milliardaire récemment élu Homme de l'année. Pragmatique, *control freak*, solitaire, Harry est tout son contraire. Et pourtant, ils vont découvrir ensemble que la vie peut être bien plus douce et drôle à deux !

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)



Egalement disponible :

Mon inconnu, mon mariage et moi

Grace est à Las Vegas pour assister à un mariage. Après une soirée bien arrosée, elle se retrouve au matin mariée à Caleb, un homme rencontré la veille, sans avoir aucun souvenir de la cérémonie. Il est charmant, ce Caleb, il est même carrément canon, et en plus il est très riche, mais se marier, ce n'était pas du tout dans les projets de Grace. Sa liberté, elle y tient. Le hic, c'est que son cher époux, dont elle ne sait rien, ne semble pas décidé à accepter l'annulation de leur mariage...

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)

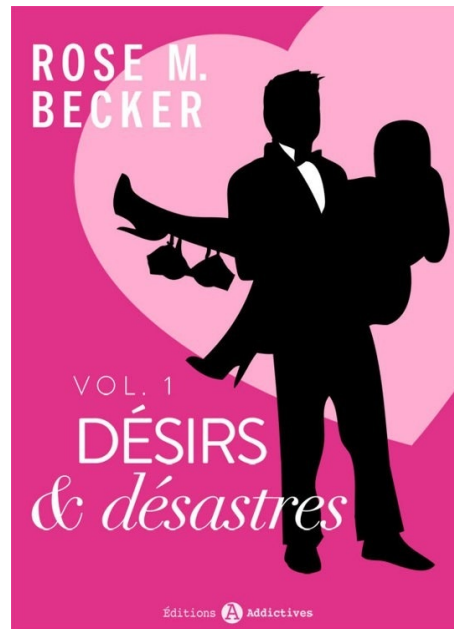


Egalement disponible :

Désirs et désastres

Lunaire, attachante et imprévisible, Elena Lavigne vit l'une des pires journées de sa vie. En vingt-quatre heures, cette jeune étudiante en art est refoulée de la galerie où elle vient présenter ses œuvres et se retrouve à jouer les naturistes en plein gala dans un palace. C'est la catastrophe ! Jusqu'à ce qu'elle croise la route d'un séduisant inconnu en se trompant de vestiaire. Le problème ? Elle est en soutien-gorge, lui en smoking. Ce qui n'empêche pas le coup de foudre...

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)

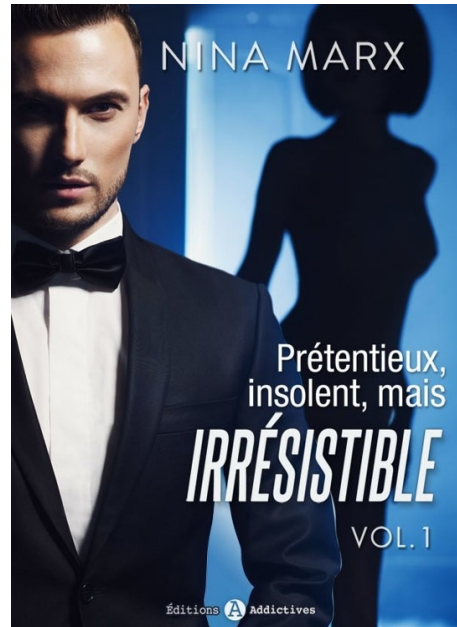


Egalement disponible :

Prétentieux, insolent, mais irrésistible

Elle est ambitieuse, loyale, drôle ; il est sexy, brillant, protecteur. Entiers, à fleur de peau, tous les deux ont une volonté d'acier... que les sentiments viennent mettre à mal. Et quand le passé les rattrape, l'avenir de leur histoire d'amour est plus qu'incertain. Trahisons, jalousies, coups du destin... La passion pourra-t-elle triompher de tout ?

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)



Emma Green

JEUX INTERDITS

Volume 1

1. Comme si c'était un été comme les autres

– Allô ?

– C'est qui ? souffle la voix masculine qui me fait presque sursauter.

– Tiens, je t'avais oublié, toi ! mens-je à moitié.

– C'est qui ? répète-t-il en faisant semblant de m'avoir oubliée aussi.

– Devine ! soupire-je, excédée.

– Liv Sawyer, tu as peut-être encore l'âge de jouer aux devinettes, mais j'ai eu 18 ans il y a longtemps, moi. Grandis un peu !

– Super, ironisé-je avec un faux sourire. Tristan Quinn, je te décerne la médaille du mec qui a six mois de plus, même s'il n'a absolument rien fait pour ça. Et qui se croit tellement supérieur et mature qu'il ne peut pas s'empêcher de rappeler à la terre entière que c'est un homme, maintenant !

– Depuis quand tu es la terre entière, toi ? relance-t-il sur un ton provocateur. T'étais aussi chiante mais bien moins prétentieuse la dernière fois que je t'ai vue.

– C'est bon, pas la peine de me rappeler ces atroces souvenirs de cohabitation forcée... Qu'est-ce que tu veux ?

– Faire mumuse avec ma demi-sœur jusqu'à ce qu'elle ait envie de me raccrocher au nez, ricane-t-il au bout du fil.

– Arrête de m'appeler comme ça. Je ne suis rien du tout pour toi et je te laisse cinq secondes pour prononcer un truc intelligent ou simplement utile avant de raccrocher. Cinq..., quatre..., trois...

– Dis juste à ma mère que je rentre ! À tout', Sawyer !

Fais chier.

Non seulement il a raccroché avant moi. Non seulement il m'a appelé par mon nom de famille et je déteste ça. Mais surtout, je n'avais pas prévu qu'il serait de retour si tôt. Les vacances d'été viennent juste de commencer et j'espérais que, dans son pensionnat pour gosses de riches ingérables, ils auraient cours un peu plus longtemps que nous. Bizarre, on n'a pas entendu parler de sa remise de diplôme. Ou alors sa formidable mère n'a pas daigné y aller. Ou alors Tristan a encore fait son rebelle et refusé d'y participer. Ce serait bien son genre. Pourtant, j'aurais bien aimé pouvoir montrer à tous les copains du lycée – dont il s'est fait virer – une photo de lui sous une longue toge noire et un chapeau ridicule. Pas de biceps dessinés, pas de peau bronzée, ni de coupe de cheveux parfaitement négligée. Exit Tristan Quinn, le mec populaire, l'élève dissipé craint par les profs, le bad boy qui fait rêver les petites filles sages. Qu'est-ce que j'aurais aimé le voir déguisé en premier de la classe fraîchement diplômé et, pour une fois, noyé dans la foule au lieu d'écraser tout le monde. Ouais, j'aurais payé cher pour voir ça. Mais là, sur une échelle de un à dix, mon envie de le voir, lui, est à peu près à moins deux.

– C'était qui ? me demande le petit Harrison qui accourt en traînant son doudou derrière lui, un

alligator vert et blanc en peluche, tout mou et tout usé, dont il mâchouille sans cesse la patte avant.

– Ton frère, réponds-je en soupirant.

Correction : ton imbécile de frère. Ton insupportable frère qui se prend pour le roi du monde et le beau gosse de la ville, que tu admires juste parce que tu as 3 ans et que tu voudrais lui ressembler plus tard alors que ce serait ce qui pourrait t’arriver de pire dans la vie.

– Titan ! hurle le bonhomme en ouvrant grand ses deux billes bleues et en se mettant à courir en rond, ses bras étendus comme les ailes d’un avion.

Je suis censée le surveiller, mais Harry n’a pas cessé de faire l’avion depuis dix bonnes minutes, en faisant voler Alfred l’alligator dans les airs. Au premier bruit en provenance de dehors, il vient coller son front – et sa charmante coupe au bol – contre la fenêtre du salon pour guetter son grand frère adoré.

– Maman, Titan est là ! se met-il finalement à crier en reprenant son vol plané.

Je sursaute à nouveau. Des « toc ! toc ! » fracassants contre la porte d’entrée. Pas encore là mais déjà tellement agaçant : c’est du Tristan Quinn tout craché. Je crève de chaud dans mon jean que j’ai enfilé à la place de mon short pour ne pas lui laisser la chance de regarder mes jambes nues avec son air mi-amusé mi-indifférent. Et entre-temps, je suis passée à moins dix sur l’échelle de « j’ai pas envie de voir son sourire arrogant, sa fossette que tout le monde trouve craquante, sa mèche rebelle qui retombe parfaitement sur son regard trop bleu pour être honnête, pas envie d’entendre sa voix plus grave que celle de tous les gars de son âge, dont il fait semblant de ne pas être fier, pas envie de lire dans son regard provocateur qu’il adore me chercher juste pour le plaisir de me trouver, et parce qu’il sait très bien qu’il va y arriver ».

Pas envie, pas envie, pas envie !

Envie de faire un caprice en me roulant par terre comme Harry quand il n’a pas ce qu’il veut.

Juste avec les gros mots en plus. Fais chier, fais chier, fais chier !

– Je suis occupée, chéri ! répond la mère du petit garçon deux heures plus tard, depuis son bureau bien fermé. Et ne crie pas comme ça, j’ai besoin de me concentrer ! Et essaie de prononcer *Tristan* correctement, Harry, ton orthophoniste te l’a répété mille fois. Retire-moi ce doudou de ta bouche ! Et demande à Liv d’aller ouvrir la porte, je t’ai déjà dit de ne pas ouvrir quand tu ne sais pas qui est là.

Mais puisqu’il vient de voir son frère par la fenêtre !

Je crois que Sienna Lombardi est la personne la plus stupide que je connaisse – juste derrière son fils aîné. Heureusement qu’elle a choisi de garder son nom de jeune fille au lieu de prendre celui de mon père quand ils se sont mariés. Au moins, elle ne porte pas le même nom que le mien. « Fière de mes origines italiennes », tu parles ! Je suis sûre que c’est sa porte de sortie. Elle en est déjà à son deuxième mariage et ce sera loin d’être le dernier – s’il vous plaît, mon Dieu, aidez-moi à me sortir de là. Bon, elle ne doit pas être aussi stupide que ça vu qu’elle détient l’hôtel le plus luxueux de Key West et qu’il ne désemplit jamais. Mais en tout cas, c’est bien la femme la plus égoïste qui soit. Elle partage tout son temps entre son palace, où elle peut hurler sur ses employés pour se défouler, et son bureau à la maison, où elle exige un silence total, tout en hurlant pour ordonner qu’on la laisse tranquille. Et non seulement elle ne s’occupe d’aucun de ses deux fils – elle en a casé un en pension et refourgue l’autre à des dizaines de nounous et baby-sitters, moi y compris – mais en plus, les rares

fois où elle est là, elle ne fait même pas semblant d'écouter ce qu'ils disent. Ou de venir les accueillir quand ils rentrent à la maison après trois années d'internat. Est-ce que c'est humainement possible d'avoir moins de cœur que ça ?

– Sawyer, je sais que tu es là, ouvre-moi ! lance Tristan qui s'impatiente derrière la porte.

Et merde...

Sa voix. Elle a le même effet sur moi que sur toutes les autres petites filles sages ou moins sages de la ville. La voix du type qui a l'air un peu plus vieux. La voix du type sûr de lui, qui n'a peur de rien, qui donne des ordres sans penser une seconde qu'on puisse lui désobéir. La voix du type qui te susurrerait les mots les plus crus dans tes rêves les plus chauds, ceux que tu ne fais jamais même quand tu t'endors en y pensant très fort.

– Sawyer, tu fous quoi ? Tu as envie qu'on joue aux devinettes, encore ? Parce que je peux sans problème deviner comment tu es habillée ! annonce-t-il avec un sourire dans la voix.

– Essaie toujours, bredouillé-je faute de mieux, en retenant Harry qui trépigne et ne comprend rien à notre jeu.

– T'es sans doute allée mettre un jean pour m'empêcher de te mater. Ou plutôt pour éviter de rougir si je le fais. Et tu dois porter un de ces débardeurs informes pour que personne ne puisse voir que tu n'as pas de seins.

Fais chier...

– Entre et tais-toi, lancé-je brusquement en ouvrant la porte pour que le calvaire s'arrête.

Harrison lui saute dessus en criant son prénom – ou ce qui s'en rapproche – puis il reste accroché à sa jambe, en silence. Tristan lui caresse les cheveux, longuement, il glisse mille fois ses longs doigts dans cette coupe au bol affreuse à laquelle sa mère tient tant, et que le frère aîné prend plaisir à décoiffer chaque fois qu'il l'a sous la main.

– Salut, finit-il par me dire, un ton plus bas.

Sa voix est grave mais son regard aussi. Je pensais qu'il jubilerait d'avoir vu juste pour ma tenue. À la place, il m'observe, attend ma réaction. Je déteste cette assurance qui lui fait tolérer le silence. Et même adorer tous les moments de malaise qu'il est capable de provoquer. Cet enfoiré serait vraiment beau s'il ne le savait pas tant. Je ne l'ai jamais dit à personne, mais je trouve qu'il ressemble à Brad Pitt jeune. En juste un peu moins blond. Mais il a tout le reste. À la fois « mec mignon » et « mâle dominant ». Souriant mais mystérieux quand même. Qui se la joue cool mais qui peut devenir impitoyable sans qu'on s'y attende. Un insupportable mélange de sex-symbol et de bad boy.

Arrête de réfléchir et parle !

– J'ai dit « Salut », insiste-t-il pour me faire réagir en plissant ses yeux bleus impatients.

– C'est bien, quelqu'un a enfin réussi à t'apprendre la politesse, essayé-je de le piquer au vif pour qu'il arrête de me dévisager à ce point-là.

– Toi, ton père ne t'a toujours pas appris à t'habiller en tout cas... Tu es au courant qu'on est en Floride, ici ? Pas à Paris ? Personne ne porte de jean au mois de juillet dans les Keys, se marre-t-il en continuant à m'étudier, de haut en bas.

– Ton petit cours de géo est vraiment hyper intéressant, rétorqué-je détournant les yeux. Mais si tu pouvais entrer et fermer la porte derrière toi, je pourrais peut-être reprendre ma vie et faire comme si tu n'étais pas là.

Il se penche pour soulever Harry dans ses bras, sans cesser de me regarder, et le petit garçon s'enroule automatiquement autour de lui comme si leurs deux corps connaissaient cette position par cœur : les jambes du gamin autour de la taille de son frère, ses bras autour du cou, son petit visage lové derrière l'épaule de Tristan et Alfred l'alligator pendouillant mollement par la patte fourrée dans sa bouche.

– Écoute-moi bien, frangin, se met-il à lui chuchoter assez fort pour que je l'entende. Si une fille cache ses jambes par trente-deux degrés dehors, c'est principalement pour deux raisons : soit elle a un problème d'épilation et elle a peur que tu le remarques, soit elle a un problème d'estime et elle a peur que tu la trouves trop grosse ou trop maigre. Et dans tous les cas, si elle a peur, c'est que tu lui plais.

– Dans tes rêves, Quinn ! je lui balance, prête à décamper le plus vite possible.

– Au fait, Sawyer ! lance-t-il alors que je commence à grimper les escaliers. Merci d'être venue m'ouvrir la porte, jubile-t-il en sortant les clés de sa poche et en faisant danser l'anneau autour de son index.

Je m'arrête au milieu des marches, sonnée par son audace, tellement irritée par son attitude et tellement frustrée de l'avoir laissé gagner, que je ne peux plus avancer. Je cherche quelque chose, n'importe quoi, à lui balancer en pleine tête. Mais avec toutes les femmes de ménage embauchées par Sienna pour entretenir sa superbe villa, il n'y a jamais rien qui traîne nulle part. Je me contente de respirer un grand coup avant de lâcher, sans même regarder Tristan :

– Ça fait cinq minutes que t'es là et je ne peux déjà plus te supporter. Est-ce qu'on ne peut pas juste s'ignorer jusqu'à la fin de l'été ?

– J'allais te proposer la même chose, prononce sa voix grave sur un ton enfin sérieux. Et quand j'ai dit que tu étais ma demi-sœur, tout à l'heure, je plaisantais. On n'est rien l'un pour l'autre, Sawyer. Et je tiens à ce qu'on le reste, ajoute-t-il en se frottant les cheveux derrière le crâne.

– On est d'accord, acquiescé-je en soutenant son regard.

Un malaise m'envahit et c'est lui qui détourne les yeux, pour une fois, comme s'il était pris de la même gêne que moi. Je reprends ma montée des marches et vais m'enfermer dans ma chambre. Enfin seule. Enfin débarrassée de ce jean oppressant. Et de cet air suffocant qui remplit l'atmosphère chaque fois que je me trouve dans la même pièce que lui.

Et aujourd'hui plus que toutes les autres fois réunies.

Depuis trois ans que je dois cohabiter avec Tristan Quinn – quand sa mère et mon père ont eu la bonne idée de se fréquenter, de vivre ensemble puis de se marier –, j'ai toujours réussi à éviter un maximum sa présence. Soit il restait au pensionnat, même les week-ends – sans doute pour éviter sa mère qu'il déteste presque autant que moi –, soit c'est moi qui fuyais la maison pour aller m'installer chez ma grand-mère, juste le temps des vacances scolaires, quand il n'avait pas d'autre choix qu'être là. Mais cette fois, on a tous les deux fini le lycée, je n'ai aucune idée de ce qu'il compte faire l'année prochaine et je ne suis pas beaucoup plus avancée sur mon propre futur. Avec un peu de chance, j'irai

à la fac – si je suis prise à l'une de celles où je me suis inscrite, malgré mon dossier plutôt moyen – et je ne reverrai plus jamais sa gueule d'ange diabolique. Sinon, je trouverai une autre solution. En attendant, il nous reste un été entier à tirer.

Je repense à mon excitation, il y a six ans, quand mon père m'a proposé de quitter Paris pour nous installer à Key West, sa ville natale, la toute dernière île de l'archipel des Keys, appartenant à la Floride. Je pensais y trouver un paradis sur terre et pouvoir échapper à ma petite existence banale. Mes parents ont divorcé quand j'avais 2 ans. Mon père, Américain de naissance et de cœur, était resté en France juste pour ne pas m'éloigner de ma mère, citadine parisienne avec un instinct maternel inférieur au niveau de la mer. Mais quand j'ai eu 12 ans, elle comme moi avons arrêté de faire semblant et mon père a considéré que j'étais assez grande pour choisir où je voulais vivre. Dans la pollution, le bruit et la grisaille parisienne, au milieu de 2 millions d'anonymes, pressés et stressés. Ou sur une petite île du sud des États-Unis, entre Cuba et Miami, avec un climat tropical, des eaux turquoise, 20 000 habitants qui se baladent principalement à vélo, et une ambiance caribéenne. Faire un choix m'a pris environ une seconde.

Mais ce paradis sans nuages n'a duré que trois petites années – j'ai retrouvé ma grand-mère paternelle adorée, je me suis fait quelques rares mais très bons amis, j'ai découvert tous les coins et les recoins de Key West et je suis tombée amoureuse de cette nature sauvage, de tous ces animaux qui vivent presque en liberté entre la ville et la plage, de l'ambiance bohème qui règne entre artistes, écrivains, danseurs, musiciens, pêcheurs, marins, écolos et gays décomplexés qui ont élu domicile sur cette île magique. Puis mon père, agent immobilier au succès florissant, a vendu une villa de luxe à une certaine Sienna Lombardi, mère d'un garçon de mon âge, tout juste veuve et venant d'accoucher d'un autre bébé. Tout un programme ! N'importe quel homme serait parti en courant mais pas mon père, pas Craig Sawyer, qui a une bonté hors norme, une volonté sans faille et qui ne recule devant aucun obstacle que la vie met sur son chemin.

Oui, j'aime et j'admire mon père. Et le pire, c'est que je n'ai même pas honte de le dire.

Je ne sais pas si le charme de l'Italienne à la forte personnalité a opéré ou si mon père s'est senti le devoir d'aider cette femme en plein drame à juste 35 ans, mais tout est allé très vite entre eux. À mon grand désespoir. Mon père et moi, qui avons vécu en tête-à-tête depuis toujours ou presque, avons quitté notre maison pour nous installer dans cette immense villa victorienne à la façade bleu pastel, avec assez de chambres et de salles de bains pour nous tous. Et même une piscine. Mais au lieu de former la jolie famille recomposée qu'on vous montre dans les comédies romantiques hollywoodiennes, nous sommes restés deux clans vivant sous le même toit, les Sawyer d'un côté et les Quinn-Lombardi de l'autre – même si ma chambre jouxtait celle de Tristan, on n'a jamais rien partagé d'autre qu'un mur mitoyen.

Je crois que Sienna est incapable de vivre seule, sans homme dans sa vie, mais elle ne se repose pas pour autant sur lui. Elle et mon père sont plutôt indépendants – et de gros bosseurs tous les deux, ce qui fait qu'ils ne se voient finalement pas très souvent. Elle ne lui a en tout cas jamais demandé de jouer les pères pour Harry, qui n'a pourtant jamais connu le sien. Tout le monde est donc resté bien à sa place : mari et femme, belle-mère et belle-fille, beau-père et beaux-fils.

Toute cette histoire aurait presque pu bien tourner si Tristan et moi n'avions pas une relation si conflictuelle, dès le jour où l'on s'est rencontrés. Depuis trois ans qu'on se côtoie malgré nous, nos rares discussions commencent toujours par une pique et finissent forcément sur une dispute. Le seul

fait de se retrouver au même moment au même endroit produit de l'électricité. Si Dieu avait voulu nous faire une bonne blague, il n'aurait pas pu nous créer aussi différents. Lui est bruyant, sociable, séducteur, extraverti, looké, sportif, enjoué, créatif et inarrêtable. En un mot, pénible. Il se trouve que j'aime le silence, la solitude, la nature et le calme. Que je me fous pas mal des garçons, des fêtes, des fringues, de la musique et de tout ce qui passionne les autres jeunes. Et ce n'est pas que je fais la gueule tout le temps, contrairement à ce qu'il aime me reprocher, c'est juste que je ne souris pas pour rien. Encore moins pour ses beaux yeux. Et ce n'est pas que je n'aime pas les gens, contrairement à ce qu'il dit, c'est juste que je le déteste, lui.

Par exemple, je déteste ce qu'il est en train de faire : jouer de la guitare au milieu du salon et chanter des idioties pour faire rire son petit frère. Qui en redemande et applaudit. Non, Alfred l'alligator n'est pas un bon sujet de chanson. Non, Harry le héron ne fait rire personne. Et surtout, non, Liv n'est pas un bon nom pour une licorne. Si j'entends cette voix rauque et cet air lancinant une seconde de plus, je vais faire une crise de nerfs. J'enfile un short en coton, glisse mon portable et mes clés dans mon mini-sac en bandoulière, garde mes sandales à la main pour ne pas faire de bruit dans l'escalier et j'essaie de m'extirper de la maison sans me faire remarquer.

À la première marche, tout en haut, Tristan lève les yeux vers moi et interrompt sa comptine pour changer les paroles :

– Ça y est, Liv s'est décidée, Liv s'est épilée, chante-t-il toujours sur le même air, avec un sourire narquois en plus dans la voix.

– Ferme-la, Quinn ! dis-je en lui balançant par réflexe une de mes chaussures tout en dévalant l'escalier.

D'un geste souple, à la fois précis et nonchalant, Tristan lève sa guitare devant son visage pour arrêter le projectile et Harrison rit de plus belle.

Dommmage, j'avais bien visé...

Au moins, la musique s'est arrêtée.

Et merde, je n'ai plus qu'une seule sandale !

Je lui balance la deuxième, par principe, et vais me réfugier dans l'entrée pendant que Sienna hurle depuis son bureau :

– Ce n'est pas bientôt fini, tout ce chahut ? Liv, j'espère pour toi qu'Harrison n'a rien cassé de précieux.

J'ouvre la porte de la maison pour fuir avant que mes nerfs lâchent, attrape sans réfléchir les tennis de Tristan, qu'il a laissées traîner là, les enfille en courant à cloche-pied, réalise qu'il chausse du 42,5 et moi du 39, resserre rapidement les lacets à l'abri des regards puis reprends ma course devant la villa pour franchir le portail. Derrière moi, j'entends la fenêtre du salon s'ouvrir et la voix grave insupportable me lancer :

– Jolies jambes, Sawyer ! C'est mieux sans jean ! Et sympa, les pompes !

Je ne sais pas ce qui m'agace le plus quand je me retourne pour le regarder et lui lancer un doigt d'honneur : ses bras musclés et bronzés croisés derrière sa tête, son clin d'œil insolent, son sourire fier de lui ou sa fossette que je n'ai pas pu m'empêcher de remarquer. Mais la liste de ce qui me

mortifiée s'allonge encore quand je m'observe moi-même. Je ne sais plus si le pire est de porter des chaussures deux fois trop grandes et sûrement ridicules, le fait que Tristan m'ait vu avec ses baskets à lui, ou juste de ne pas pouvoir courir pour échapper à son regard sur moi.

Je marche le plus vite possible, sans direction précise, et j'envoie un texto à ma meilleure amie pour lui donner rendez-vous n'importe où, où elle veut, du moment que c'est sur-le-champ et dans un endroit assez peu fréquenté pour que personne ne puisse regarder mes pieds. Je lui aurais bien demandé de m'apporter des chaussures dignes de ce nom, mais elle n'est pas chez elle et je n'ai pas envie d'attendre qu'elle fasse l'aller-retour. Tant pis pour ma dignité pédestre.

Je retrouve Bonnie à Dog Beach, une plage rocailleuse et sauvage désertée par les vacanciers mais prisée des promeneurs de chiens – la seule plage où ils sont acceptés. Depuis qu'on se connaît, on a l'habitude de venir s'isoler ici après les cours. On s'assoit dans le sable sec et on observe les chiens courir près de l'eau en se demandant lequel on choisirait si nos parents nous laissaient enfin en avoir un.

Ce qui n'est jamais arrivé et n'arrivera jamais.

– Qu'est-ce qui t'arrive ? me demande Bonnie en me regardant de travers, de cet air outré qu'elle adore prendre.

– Rien, j'ai couru, c'est tout, dis-je en cachant mes joues sans doute rougies par l'effort.

– Je ne parle pas de ta peau de Blanche qui ne supporte rien, me rétorque-t-elle en levant les yeux au ciel.

Ah oui, Bonnie est Noire. Afro-Américaine, on dit ici. Elle est très fière de sa couleur mais pas du tout de son vrai prénom, Ebony, « noir ébène » en français. Elle dit que ses parents auraient aussi bien fait de l'appeler directement Blacky pour annoncer la couleur. Et pour que ce soit plus juste, les miens auraient dû choisir Porcelaine. Bonnie est capable de me faire éclater de rire à chaque phrase. Et si Tristan avait le quart de son humour, il verrait que je suis capable de desserrer les lèvres pour autre chose que l'envoyer chier.

– Je voudrais qu'on parle de ce choix de chaussures, s'impatiente ma copine pendant que mes pensées divaguent. Je sais que tu adores ton père et que vous êtes un peu fusionnels tous les deux, mais tu as le droit de porter tes propres affaires, tu sais !

– Elles sont à Tristan. Je lui ai balancé les miennes en pleine tête.

– Ah, le sosie de Chace Crawford est déjà revenu ?

Bonnie adore trouver des ressemblances avec des acteurs qu'elle vénère. Et je n'ose pas la contredire avec ma théorie sur Brad Pitt...

– Pas qu'un peu, soupiré-je en m'étendant en arrière sur le sable chaud.

– Et il est toujours aussi canon ? m'interroge-t-elle avec une voix exagérément suave.

– Toujours aussi con, oui ! Avec les cheveux un peu plus longs. Un sourire un peu plus irritant. Une petite fossette inutile dans la joue gauche. Et sa voix de chanteur de gospel alors qu'il invente des comptines pour Harry.

– Qu'est-ce qu'il chante bien ! admire ma copine, fan de musique. Je sais à quel point tu le détestes, mais tu ne peux pas dire le contraire. Tu crois que son groupe va refaire des concerts cet

été ? Tu crois que je pourrais tenter ma chance pour être leur choriste ? s'excite-t-elle en commençant à faire des vocalises et à claquer des doigts.

– Tu vau mieux que ça, Beyoncé ! essayé-je de l'en dissuader. Et il faut qu'on se trouve un vrai job d'été. Je ne peux pas passer une journée de plus dans cette villa.

– Je veux bien, moi ! Si j'ai un accès illimité à la piscine et une vue directe sur Tristan Quinn en maillot de bain...

– Arrête, j'ai un haut-le-cœur ! je lui lance en me relevant brusquement pour revenir en position assise. Il m'énerve, il m'insupporte, il m'horripile, répété-je comme une litanie en me balançant vers l'avant.

– N'empêche que tu as mis ses baskets, me coupe ma copine en éclatant de rire.

– Ebony Robinson, tu vas manger du sable ! la menacé-je pour de faux.

– Tu auras pris un coup de soleil avant que ça arrive, Porcelaine Sawyer !

– Bon, on peut parler d'autre chose que de cet enfoiré de Quinn ?

– Regarde comme il est musclé, celui-là ! lance Bonnie en pointant le doigt vers un chien sur le sable mouillé.

– Ouais, sublime... Et il a le poil tellement brillant !

– Liv, je te parlais du maître, moi ! Le mec torse nu.

– Ben quoi ? Moi aussi !

Et nos rires explosent en même temps. Comme si c'était un été comme les autres. Comme si on n'avait plus qu'à choisir le chien, le mec et la vie qu'on voulait. Et comme si Tristan Quinn n'était pas revenu pourrir la mienne.

2. Fille à papa...

En moins d'une semaine, le roi des emmerdeurs me les a déjà toutes faites.

Son premier exploit : m'enfermer dans la véranda, à la nuit tombée, et ne me libérer qu'une fois ma voix envolée à force de débiter cris et injures dans sa direction. Derrière la vitre, son petit sourire suffisant ne l'a pas quitté un instant. Le lendemain matin, mon mug de café brûlant m'attendait sagement sur le comptoir de la cuisine, comme tous les jours où mon père a la gentillesse de me le préparer avant d'aller travailler. Sauf que ce matin-là, il était bourré de sel. Dix secondes après que j'eus recraché le breuvage infâme, le sale gosse venait assister à sa nouvelle victoire, à moitié nu dans son short de bain, ses muscles luisants roulant sous mes yeux.

Pour le simple plaisir de me voir rougir.

Qui a décidé un jour d'inventer un corps pareil, aussi ?

L'après-midi même, Tristan avait la merveilleuse idée de relancer l'essorage au maximum pour faire rétrécir mes jeans de deux tailles. Et l'audace de me balancer, sans aucune gêne, son regard si bleu plongé dans le mien :

– Ça s'appelle des *skinny jeans*, Sawyer. Mais si tu es trop coincée pour les porter, tu peux toujours rester en pyjama !

Après l'avoir traité de tous les noms, j'ai mis mon ego de côté pour demander une trêve, histoire de rendre cette cohabitation moins infernale. Une fossette creusée dans sa joue, mon ennemi juré a fait mine d'accepter. C'était il y a quarante-huit heures.

J'aurais dû me douter que c'était trop beau pour être vrai.

Ce matin, Tristan Quinn a décidé de remettre ça. Voilà dix minutes que je négocie pour qu'il me rende ma serviette, qu'il a dû subtiliser juste avant que je rentre dans la salle de bains. Furieuse, trempée de la tête aux pieds, les bras croisés sur ma nudité, je parle à une porte. Une porte fermée à clé, que je refuse d'ouvrir malgré son chantage.

– Si tu la veux, ouvre. Je te jure que je ferme les yeux ! se marre-t-il, depuis le couloir.

– Tristan, pose la serviette derrière la porte et va-t'en, lui ordonné-je pour la douzième fois. Je vais être en retard, arrête tes conneries !

– Négatif, rétorque sa voix grave. C'est moi qui ai le butin. Moi qui suis en position de négociateur.

– Tristan, s'il te plaît...

– Non.

– Tristan, la trêve... Tu te souviens ?

– J'avoue que je ne te pensais pas aussi naïve, soupire-t-il, alors que je devine le sourire arrogant qui s'étend sur ses lèvres.

Tout à coup, la frustration l'emporte. Mon calme s'évapore et mes poings se mettent à

tambouriner sur la porte.

– Fais ce que je te dis ou j’appelle mon père ! lâché-je en hurlant, à court d’arguments.

– Je l’attendais, celle-là... Papa Sawyer à la rescousse ! Vite, la petite chérie est en difficulté, il faut intervenir ! Dieu sait ce qui se passerait si elle devait régler ses problèmes elle-même, ironise mon preneur d’otage.

– Mais c’est quoi ton problème avec moi, Quinn ? sifflé-je.

– Mon problème, c’est que tu es une fille à papa, Sawyer... Et que je n’aime pas ça.

Cette dernière flèche me transperce et fait bien plus de dégâts que les précédentes. Si Tristan est passé maître dans l’art de me rendre furax, il n’a pas l’habitude d’être blessant. De viser là où ça fait mal. Vraiment mal. J’en perds mes mots pendant de longues secondes, avant de riposter en toute sincérité, les larmes aux yeux :

– Un père, je n’ai que ça, murmuré-je sans savoir s’il m’entend à travers la porte.

Silence de son côté.

– Et je n’ai qu’une mère, souffle-t-il d’une voix plus douce. Et Harrison. Mais je ne sais pas si ça compte, un gamin de 3 ans.

– Si, ça compte.

– Ouais, bien sûr que ça compte. Tiens, ramasse ta serviette quand tu veux, je me casse.

Lorsque j’ouvre la porte quelques secondes plus tard, je découvre qu’il a tenu parole. Et je prie intérieurement pour qu’il soit enfin à court de sales coups. Ou simplement lassé de torturer une fille naïve et bien trop coincée pour lui.

Dans les deux cas, ce serait mal le connaître...

Tristan, il va falloir que tu me foutes la paix. Ou je t’égorge dans ton sommeil. Au choix.

Un coup d’œil à l’horloge et je me rends compte qu’il me reste moins de cinq minutes pour me préparer. Le point commun de mes deux meilleurs amis : une minute de retard et vous en entendez parler pendant un siècle. Sans oublier que la mission qui nous attend est de première importance. Se trouver de toute urgence un job d’été. Si possible, tous les trois au même endroit. Pour m’éloigner de cette maison hantée par un esprit malveillant. Une fois dans ma chambre, j’ouvre mon armoire et attrape une poignée de cintres, un peu au hasard. Tout en enfilant une première robe longue à la va-vite, je jette un regard à travers ma fenêtre pour avoir une vue directe sur la grande cour pavée.

La décapotable cabossée de Bonnie n’est pas dans les parages ; par contre, Tristan se tient à côté de son vélo, en train d’installer Harry sur son petit siège à l’arrière. La nounou en tailleur strict les surveille à peine, puis décampe pour profiter de cet instant inespéré de liberté. Pendant que l’enfant s’agite et tape sur son casque, probablement excité par cette balade, son aîné s’y reprend à plusieurs fois pour l’attacher, sans jamais perdre patience. C’est un autre Tristan que j’observe. Attentif, doux, protecteur. Pour Harry, il serait capable de tout, je crois.

Son grand corps baraqué enjambe finalement la selle et les deux frères quittent la cour, bien installés sur leur bolide à deux roues. Je ne les vois déjà plus, mais les éclats de rire d’Harry me parviennent encore.

Deux minutes. Il me reste deux minutes. Le miroir ne semble pas apprécier ma tenue, si j'en crois l'image informe qu'il me renvoie. Accoutrée de la sorte, j'ai l'air déguisée. Une petite fille qui voudrait jouer à la dame. Je laisse ma robe rose pâle glisser au sol et m'étudie, en sous-vêtements. Ma peau très blanche est marquée çà et là par quelques tentatives de bronzage. Mes cheveux lisses, blond cendré, m'arrivent presque à la moitié du dos maintenant. Peut-être qu'en les coupant au carré, j'aurais l'air plus mature. Plus femme.

Ou peut-être pas.

Mes longues jambes, mon ventre plat, mes fesses légèrement arrondies, bien qu'un peu trop discrètes : j'ai hérité de la silhouette svelte de mon père. Par contre, je n'ai clairement pas hérité de la poitrine généreuse de ma mère. Il faut dire qu'à part ça, rien d'autre n'est généreux chez elle...

Et ne me voir qu'une fois par an n'a pas l'air de la déranger.

Ça tombe bien, moi non plus.

Une minute !

Un short noir qui m'arrive à mi-cuisses, un tee-shirt blanc col V et des sandales plates feront l'affaire. Un coup de brosse et de baume à lèvres plus tard et je dévale les escaliers, mes deux complices klaxonnant à cœur joie dans la cour.

– Vous avez commandé une limousine tout confort, miss Fanning ? m'accueille Bonnie, derrière ses lunettes de soleil XXL.

– Très drôle, fais-je en grimant à l'arrière. Fergus, dis-lui que je ne lui ressemble pas tant que ça à Elle Fanning...

– J'ai prêté serment ! ironise-t-il en levant la main solennellement. Je te dois la vérité, toute la vérité. Tu lui ressembles comme deux gouttes d'eau, Liv.

– Bon, j' imagine que je dois le prendre comme un compliment, murmuré-je alors que la voiture cale au lieu de démarrer.

– Et merde ! râle la conductrice. Saloperie de compensées ! Ça me fait des jambes d'enfer, mais on dirait des échasses !

– Heu, Bonnie ? lui soufflé-je, peu rassurée. Tu ne veux pas que je te prête mes sandales pour rouler ?

– Non, il faut vivre dangereusement ! assène-t-elle en haussant les épaules et en faisant rugir le moteur.

...

Non, je ne suis pas une fille à papa. Mais je tiens à la vie !

Après un trajet chaotique – c'est peu de le dire –, Bonnie gare son tacot en face d'une supérette, près de la grande plage de Key West.

– Les vacanciers sont tellement nombreux en été que tous les supermarchés cherchent du monde ! décrète-t-elle en sortant de la voiture.

– Les supermarchés peut-être, mais sûrement pas ce petit boui-boui, dis-je, peu convaincue.

– Ce que tu peux être pessimiste ! me rembarre Fergus en me dépassant. Allons voir !

Cinq minutes plus tard, aucun de nous n'a décroché un job. Non seulement le gérant ne cherchait pas à embaucher qui que ce soit, mais il nous a pris pour une bande organisée de kleptomane lorsque Bonnie a refusé d'enlever ses lunettes de soleil.

– Il fait chaud, mon mascara a coulé ! Je n'allais quand même pas m'abaisser à ça ! ronchonne-t-elle en retournant à la voiture.

– Bon, on tente un vrai supermarché ? marmonné-je, soudain consciente que cette mission va probablement échouer.

Trois heures plus tard, après trois supermarchés, deux boutiques de fringues, un fast-food, un magasin de bricolage et un autre de jardinage : rien. Bonnie a fini par enlever ses lunettes, mais ça n'a pas arrangé les choses. Apparemment, s'y prendre seulement début juillet est une hérésie.

– Il fallait tenter votre chance il y a un ou deux mois ! nous ont rabâché tous nos interlocuteurs, avec plus ou moins de tact et de sympathie.

Le soda glacé me mord les dents, je repose ma canette sur la table ronde du petit café et tente de remotiver les troupes.

– On vient juste de commencer, on va trouver ! je lance à mes deux comparses en souriant de manière un peu forcée.

– Tu parles, je suis sûr qu'ils n'aiment pas les roux, soupire Fergus en remuant la mousse de sa bière sans alcool.

– Ni les Blacks, ajoute Bonnie en croquant dans son muffin. Surtout celles qui ont des formes.

– C'est ça, et ils vous ont signalés au FBI qui est en route pour vous faire coffrer, ris-je doucement devant leurs mines dépitées.

– C'est pas drôle, rétorque le rouquin. J'abandonne pour aujourd'hui !

– Non ! Ne dis pas ça ! On est une équipe ! grogné-je en le secouant.

Devant moi, mes deux lâcheurs de meilleurs amis trinquent à leur échec en philosophant.

– « Toujours remettre à demain ce qui pourrait être accompli aujourd'hui », me déclare la traîtresse, la bouche à moitié pleine et le sourire aux lèvres.

– Il me faut un job ! Tout de suite !

– Tu sais à quelle porte aller frapper, murmure-t-elle en remettant ses lunettes. Bon, et si on allait se baigner ?

– Sans moi, je dois...

– Trouver un job, on sait ! me coupe Fergus en se levant de table. Liv, ton père n'attend que ça que tu bosses pour lui !

Et revoilà la fille à papa...

– L'indépendance, ça a du bon, mais ça a aussi ses limites ! me console Bonnie en se sifflant la fin de mon soda. Tu seras bien payée, bien traitée et tu apprendras sur le terrain !

– Et je serai la bonne fille bien sage qui fait tout ce qu'on attend d'elle, rétorqué-je d'une voix acide.

– Oui, enfin pas tout à fait, se marre la brune en faisant trembler son afro. À quelques gros mots et coups de gueule près...

– Moi ? j'ironise en me retenant de sourire. C'est faux, je suis un ange !

– Il suffit de te fréquenter deux minutes et demie pour comprendre que tu ne lâches jamais le morceau, Liv. Que tu veux toujours avoir le dernier mot. Que tu es solitaire, rêveuse, mais aussi et surtout passionnée, entêtée, s'emballe Fergus l'intello qui adore s'écouter parler. Derrière tes airs de jeune première, tu caches une tête bien faite et déterminée. Tu n'as pas peur de grand-chose. C'est dans ta nature. Tu sais, on a eu du mal au début, mais on a appris à t'accepter comme tu es, se marre l'Irlandais avant de m'embrasser sur la joue. J'ai tort ?

– Oui, au moins sur un point. Je suis morte de peur quand Bonnie prend le volant avec ces trucs aux pieds...

– Liv ! Lana ! Cache-toi ! s'écrie cette dernière en me plaquant brutalement derrière un cocotier.

Lana. L'une des dernières conquêtes de Tristan. Une énième histoire qui a mal fini. La fille transie d'amour qui se fait snober du jour au lendemain par un salopard au cœur dur comme la pierre.

– Ah... ton demi-frère..., glousse ma meilleure amie, la mine gourmande.

– Bonnie, ne t'avise pas de...

– Non, je n'irai pas sur ce terrain-là, rassure-toi. La liste d'attente est bien trop longue !

Un bon résumé de la vie sentimentale de Tristan...

Salopard.

Mes deux complices prennent la poudre d'escampette, direction la plage, et le périple jusqu'à l'agence immobilière de mon père s'annonce interminable. Le soleil tape sur le bitume, je tente de trouver un peu d'ombre tandis que l'arrêt de bus se remplit de différents visages. Je jette un coup d'œil à mes voisins – un homme en fauteuil roulant, une vieille dame essoufflée et une mère dépassée par ses trois insupportables gamins – et réalise que je ne suis pas franchement à plaindre.

Certes, ma mère ne s'est jamais battue pour moi ; certes, mon père a épousé une horrible garce ; certes, mon demi-frère est un connard fini ; mais rien de tout ça ne m'empêchera de mener ma vie comme je l'entends. Et en attendant, j'ai tout le luxe de profiter du petit coin de paradis dans lequel j'habite.

Sans y réfléchir à deux fois, je tends ma bouteille d'eau fraîche à la vieille dame, attrape le billet de vingt dollars que vient de piquer le plus âgé des gamins au monsieur en fauteuil et le lui rends, puis traverse à toute vitesse la nationale qui longe la mer pour éviter les véhicules qui foncent sur moi. Une fois descendue sur le sable, je me lance en direction de l'eau turquoise. Je m'arrête juste avant, je retire mon short, mon tee-shirt et mes sandales, je lâche mon sac et j'entre dans l'eau en poussant des cris de ravissement.

Pendant de longues minutes, je flotte à la surface en fermant les yeux, savourant ce moment de calme, de plénitude. Je suis seule au monde et j'aime ça. Le soleil est bas, la fin d'après-midi est proche et je sors de l'eau à contrecœur. Je laisse les rayons brûlants sécher ma peau pendant quelques

minutes, puis j'enfile mon tee-shirt. Quelques mètres derrière moi, j'entends des éclats de rire, puis un klaxon.

– C'est donc ça, ton nouveau job ? me crie Tristan, sur le siège passager de la voiture de son pote Drake, son bras bronzé pendant nonchalamment de l'autre côté de la portière. Te baigner au bord de la route, en petite culotte ? Tu veux que je te balance quelques centimes ?

– C'est comme ça que tu leur parles pour qu'elles tombent amoureuses ? rétorqué-je en remettant mon short et mes sandales. Je comprends mieux le désespoir de Lana, maintenant...

– Tu veux qu'on t'emmène quelque part ? me propose Drake, sorti de la voiture pour venir à ma rencontre.

Tristan est dehors lui aussi, mais reste à distance. Malgré les mètres qui nous séparent, je sens son regard sur moi.

– Non merci. Je n'irai nulle part avec lui...

– Je peux le laisser sur le bord de la route, si tu veux, blague son meilleur ami.

– Fais gaffe à ce que tu dis, Drake, le menace Tristan au loin, les bras croisés sur son torse.

– Allez, viens, on te dépose où tu veux.

Je suis sur le point de refuser à nouveau quand le bus passe sous nos yeux.

– Le prochain passe dans trente minutes, jubile Tristan, en croisant ses mains derrière sa tête, l'air de n'en avoir rien à faire.

Je remercie le grand blond, fais un doigt d'honneur au play-boy mal léché et entreprends de continuer la route à pied. Ça ne devrait pas me prendre plus de quarante minutes. Sauf que j'ai à peine fait vingt pas que le SUV jaune poussin s'arrête à mon niveau.

– Monte, Liv ! insiste Drake. Tu vas crever de chaud et tu risques ta vie à marcher au milieu de toute cette circulation.

– Monte, répète Tristan de sa voix grave, le regard concentré sur la route.

Cette voix...

– Non merci.

– Sawyer, arrête de faire ta gamine et monte, répète-t-il les yeux toujours braqués devant lui. S'il t'arrive quoi que ce soit, ton père dira que c'est ma faute !

– Arrête, tu vas me faire pleurer, ironisé-je.

Bruit de portière. Main de fer qui s'empare de mon bras – avec une étonnante douceur – et qui m'oblige à monter sur la banquette arrière. Nouveau bruit de portière.

– Enclenche la fermeture automatique, Drake, lui demande l'enfoiré qui vient de me kidnapper.

– Tu vas où, Liv ?

– United Street, articulé-je à contrecœur en direction du blond.

– L'agence de Craig ? me demande Tristan en se retournant.

Ce foutu regard qui me déstabilise...

– Oui, je sais, soupiré-je. « Fille à papa », tout ça...

– Quoi ? intervient Drake, qui ne comprend plus rien.

– Laisse tomber, lui répond son meilleur ami. On la dépose et on va retrouver les jumelles.

Les jumelles... Deux pour le prix d'une, j'imagine...

Je reste muette pendant le reste du trajet. Une fois dans le centre, Drake me dépose au lieu convenu. Tristan me lance un regard étrange lorsque je descends de la voiture, ses yeux me détaillent de haut en bas, puis se plongent dans les miens, défiants. Je choisis d'abord de l'ignorer et m'éloigne, mais piquée au vif, je reviens sur mes pas.

– Garde ce genre de regards pour tes jumelles, fais-je à voix basse, pour qu'il soit le seul à entendre.

À ses côtés, Drake est en grande conversation téléphonique avec une fille, qui apparemment n'a pas apprécié son comportement de la veille.

– Tu crois vraiment que c'est comme ça que je te regarde ? me dévisage Tristan d'un air arrogant. Petite, tu ne connais rien aux hommes...

– La « petite » a six mois de moins que toi, sifflé-je.

– Va retrouver papa, me raille-t-il en dévoilant ses dents impeccables à travers un sourire.

– Il faudra que tu m'expliques, un jour.

– Que je t'explique quoi ? demande-t-il en plissant les yeux à cause du soleil.

– Ce que j'ai fait pour que tu me détestes autant...

Pendant un bref instant, Monsieur J'ai-réponse-à-tout semble déconcerté par ma question. Puis son sourire s'esquisse à nouveau, mais cette fois accompagné d'un regard franc, sans provocation ni insolence.

– Je ne te déteste pas, Sawyer. Ce n'est pas le mot.

Sans me laisser le temps de répondre, il fait un geste à son voisin et les roues crissent sur le bitume, emportant le SUV en direction des jumelles.

Comment ça, je fais une fixette ?

La devanture bleue et blanche de la Luxury Homes Company vient d'être nettoyée à grandes eaux lorsque je pénètre à l'intérieur de l'agence. Ellen, la secrétaire, me reconnaît immédiatement et appelle mon père pour annoncer ma venue. Après quelques échanges de politesse, je me rends au premier étage et entre sur le territoire de Craig Sawyer. Son monde à lui.

– Olive verte, qu'est-ce qui t'amène ? s'étonne-t-il tout en m'embrassant avant de se rendre jusqu'au frigo pour en sortir un jus de fruits. Ananas ? Fraise ? Topinambour ?

Je glousse, comme quand j'avais 4 ans et qu'il me faisait déjà cette blague. Son odeur de musc blanc et de tabac mentholé m'apaise, comme toujours.

– Chou-fleur, réponds-je en m'asseyant sur son siège de PDG.

– Un jour, tu profiteras à ton tour de cette vue, dit-il en observant la plus belle rue de la ville à travers la baie vitrée.

Je lui souris, un peu distraite, il me rejoint, s’assied au bord de son bureau et me tend le jus de fraise.

– Tout va bien ? me demande-t-il doucement.

– La cohabitation est un peu rude...

– Vous allez vous y faire. Deux têtes brûlées comme vous, ça ne peut que faire des étincelles. Mais n’hésite pas à rendre coup pour coup...

Ce discours venant de mon père me fait rire. Craig devrait probablement me conseiller d’ignorer les agissements de mon soi-disant demi-frère, d’attendre que ça passe, mais non, il me recommande de sortir les griffes, de ne pas me laisser faire. Et rien que pour ça, je l’aime encore plus.

– Eh, Liv chérie ?

– Oui ?

– Je suis là... Parle-moi si tu as besoin de quoi que ce soit.

– Un job..., murmuré-je en fixant un cadre argenté, au mur.

– Pardon ?

– J’ai besoin d’un job. Pour l’été...

– Je croyais que tu refusais de « bosser pour papa », imite-t-il ma voix apparemment irritante.

– Rassure-moi, tu m’imites très mal ?

– Oui. Je pourrais difficilement être plus mauvais.

– OK, ris-je.

– Donc, un job ?

– Oui. N’importe quoi. Quelque chose qui m’occupe. Qui me rapporte un peu d’argent. Et qui m’apprenne quelques trucs dont je pourrai me servir plus tard.

– Alléluia, ma fille a eu une révélation ! Pour réussir une carrière dans l’immobilier, il faut faire ses premiers pas dans... l’immobilier !

– Oui, bon, on a compris, marmonné-je. Tu as une place pour moi ?

– Je te l’ai gardée au chaud depuis un mois, dit-il en me serrant dans ses bras. Stagiaire en chef !

– Ça consiste en quoi, exactement ?

– Calme ton impatience, Olive verte ! Tu le sauras dès lundi !

Et mon grand idiot de père de danser seul le tango d’un bout à l’autre de son bureau, tellement il est heureux que sa fille prenne le même chemin que lui. Un chemin qu’il s’est tracé tout seul, sans l’aide de personne, en partant de rien. Un chemin qui me rend chaque jour immensément fière d’être son Olive verte.

– Allô ? Allô ? C'est quoi, ce machin merdique ? Je savais que j'aurais dû résister à ce petit vendeur aux yeux tristes ! Mais il espérait tellement que je lui achète son truc... Société de consommation de...

– Betty-Sue ? ris-je en reconnaissant sa voix... et sa manière « colorée » de s'exprimer.

– Allô ? Liv ?

– Grand-mère ?

– Ah non ! Je raccroche si tu m'appelles comme ça !

– Betty-Sue, tu n'as plus 20 ans, il faut t'y faire ! ris-je de plus belle.

– C'est dans la tête, ça ! J'ai 20 ans si je décide que j'ai 20 ans ! Allô ?

– Oui, je suis là. Tu m'entends ?

– Allô ? Saloperie d'écran tactile ! Une invention du diable !

– Betty-Sue, appuie sur le haut-parleur !

– Le quoi ?

– C'est écrit sur l'écran de ton iPhone !

Quelques secondes et bruits étranges plus tard, ma grand-mère a enfin réussi à dompter son téléphone portable.

– Quand est-ce que je te vois, ma petite ?

– Quand tu veux ! Viens à la maison !

– Pour me farcir la crâneuse ? Je passe !

– Sienna n'est presque jamais là la journée, elle gère son hôtel.

– Elle a des espions !

– Non, ce sont les nounous d'Harrison, ris-je.

– C'est pareil. Et elle a dû faire installer des caméras partout !

– Bon, alors c'est moi qui viendrai.

– Demain ? Il faut quand même que je te voie avant ton anniversaire ! Après, tu auras 18 ans, tu ne seras plus la même.

– Betty-Sue, on n'aura que deux ans d'écart, murmuré-je, attendrie par ses mots.

– C'est vrai, dit-elle d'une voix émue. Tu grandis trop vite ma toute petite...

– Je reste la même.

– Je crois que tu vas vivre beaucoup de nouvelles choses cette année...

– Tu t'es encore fait tirer les cartes ?

– Oui, confirme-t-elle un sourire dans la voix. Et crois-moi, cette année ne ressemblera à aucune autre !

Bizarrement, je ne sais pas si c'est une bonne ou une mauvaise chose...

3. Le plus bel âge de la vie

J'ai entendu tout le monde s'agiter ce matin. J'aurais pu faire la grasse matinée mais j'étais réveillée, les yeux grands ouverts et les jambes agitées. J'ai entendu mon prénom plusieurs fois, en bas, je sais qu'ils parlaient de moi et je sais très bien pourquoi. Mais je ne me suis pas levée. Je suis restée presque une heure de plus au lit, à réfléchir à cette journée spéciale, à tenter de visualiser mon avenir, à ne rien voir du tout, à vérifier si je me sentais différente ou non. Voilà, j'ai 18 ans. Et, comme prévu, rien n'a changé. Mon père travaille trop, fume trop, stresse trop. Tristan parle trop fort, rit trop fort, chante trop fort. Harrison ne mange pas beaucoup, parle mal, a peur de tout et pleure pour un rien. C'est en tout cas ce que j'ai entendu Sienna leur reprocher, de bon matin.

Et si j'avais été là, j'y aurais eu droit aussi : « Brosse-toi les cheveux, il y a plein de nœuds. Tu ne voudrais pas bronzer un peu ? Arrête de faire la tête ! Quand est-ce que tu t'habilleras en fille ? Les doigts d'honneur et les gros mots sont interdits sous mon toit ! Tu peux garder Harry aujourd'hui ? »

Ben voyons !

En espérant m'offrir un peu de silence en cadeau d'anniversaire, j'ai patiemment attendu que le bruit cesse, que les portes claquent, que la maison se vide. J'ai entendu mon père partir travailler et lancer un chaleureux « Bonne journée, à ce soir tout le monde ! ». J'ai entendu ma belle-mère s'enfermer dans son bureau et exiger en soupirant « Essayez de ne pas me déranger ». J'ai entendu Tristan partir à pied, en sifflant, et je me suis précipitée à la fenêtre de ma chambre pour vérifier : il traversait la cour, donnant la main à son petit frère, qui donnait la sienne à Alfred l'alligator, dont la queue traînait mollement par terre. Une image presque attendrissante. Mais surtout, le signal pour moi que la voie était libre.

Sans avoir à réfléchir à ma tenue, à ma coiffure ou à quoi que ce soit d'autre, je me glisse avec bonheur dans la cuisine silencieuse. Mon mug rempli de café – froid – et le petit mot de mon père me donnent le sourire.

« Joyeux anniversaire, ma grande Olive verte. Il y a dix-huit ans, tu as changé ma vie. Je souhaite que la tienne soit aussi belle, aussi forte, aussi passionnée que tu l'es. Je t'aime, Papa. »

Juste en dessous, en pattes de mouche sur le même petit papier, Sienna a griffonné « Voilà de quoi t'acheter ce que tu veux » et a posé cinquante dollars à côté. Comme chaque année. C'est le summum de la tendresse et de la générosité dont elle est capable. Je m'y suis habituée.

La porte de la villa claque à nouveau et Harry se précipite sur moi en m'expliquant que « Titan » vient de lui apprendre à faire pipi dehors. Génial. Ils n'étaient donc sortis que pour quelques minutes. Et je suis en shorty, débardeur sans soutif, les cheveux gonflés et tout emmêlés, au milieu de la cuisine. Tristan arrive à son tour, l'air nonchalant, en s'ébouriffant les cheveux d'une main et en gardant l'autre cachée dans son dos. Pas de remarque sur ma tenue ou ma coiffure, jusque-là. Je garde Harrison collé contre mes jambes nues, histoire de masquer l'essentiel.

– Happy birthday, Sawyer ! lâche Tristan en faisant apparaître un bouquet de roses blanches de derrière son dos.

J'hésite une seconde. Ça ne lui ressemble pas. Mais son sourire a l'air plus sincère que d'habitude. Et mon cœur bat à un rythme bizarre. Son attention me touche. Mais j'ai peur de me faire avoir.

– Tu peux recompter, y en a dix-huit, insiste-t-il en me tendant les fleurs un peu plus près.

– Merci, bredouillé-je en les acceptant enfin.

– Harry, va faire un dessin pour Liv, congédie-t-il son frère pendant que nos mains se frôlent.

Le petit obéit, quitte la cuisine, et la pièce continue à se charger d'électricité. D'habitude, l'étincelle se serait déjà produite, les piques auraient fusé et un mug ou une chaussure aurait déjà volé.

– Tu devrais te mettre en short plus souvent, maintenant que tu n'es plus une gamine, continue Tristan à voix basse. Et j'aime bien quand tes cheveux sont comme ça, en désordre.

J'ai du mal à savoir si ce sont des compliments. Ou des vanes déguisées. Finalement, c'est moins dur quand il me provoque, je trouve toujours quelque chose à lui répondre. Là, c'est le trou noir. La bouche sèche. Le silence qui s'éternise. Je sursaute quand Sienna le brise, débarquant dans la cuisine, faisant reculer Tristan de quelques pas et s'adressant à moi :

– Liv, je n'ai plus de monnaie pour payer la femme de ménage, je te prends quarante dollars, mais fais-moi penser à te les rendre ! dit-elle sans me regarder, en allant piocher dans mon cadeau d'anniversaire.

– OK, murmuré-je pour répondre quelque chose, un peu déboussolée par ce qui vient de se passer.

– Ne fais pas cette tête ! continue Sienna sur le ton du reproche. Ce n'est pas comme si tu n'avais eu aucun cadeau. Craig s'est levé encore plus tôt que d'habitude pour aller t'acheter ce bouquet ! Il pensait que tu te réveillerais un peu plus tôt que ça. D'ailleurs, ta grasse matinée t'a tout ébouriffée...

– C'est lui ? Les fleurs, c'est mon père ? la coupé-je en sentant la moutarde me monter au nez.

– Bien sûr, qui d'autre ? Tu pensais avoir un admirateur secret ? plaisante innocemment ma belle-mère.

Tristan éclate de rire dans son dos. Je lâche les fleurs sur le comptoir et me mords les joues pour ne pas laisser ma tristesse me submerger. Ou mes larmes de frustration couler.

J'aimerais tellement pouvoir être juste en colère. Ou mieux, n'en avoir rien à faire !

– Qu'est-ce que tu lui as encore fait, toi ? aboie Sienna à l'intention de son fils. C'est son anniversaire, bon sang ! Tu lui as souhaité au moins ?

– Bien sûr, maman, répond-il sur un ton de gentil petit garçon, mais en me fixant de ses yeux de bad boy.

– Vous m'épuisez, tous les deux, soupire-t-elle. Faites la paix, embrassez-vous et comportez-vous comme un frère et une sœur, pour une fois !

Sienna attend, les poings posés sur les hanches comme si elle était bien décidée à obtenir ce qu'elle vient de demander. Et Tristan lui obéit, ce qui n'arrive quasiment jamais. Il se rapproche lentement de moi, de sa démarche désinvolte et sa bouche étirée dans un demi-sourire. Il m'entoure de ses bras et vient coller son insupportable fossette contre ma joue, avant de murmurer :

– Bon anniversaire, Liv la naïve...

– Je te hais, Quinn, lui réponds-je tout bas, en imprimant un faux sourire sur mes lèvres pour contenter ma belle-mère.

– Tu n’es pas ma sœur, et tu ne le seras jamais, continue-t-il en serrant ses bras un peu plus fort, comme pour me faire mal.

– Tes biceps ne me font pas peur. J’ai mon genou près de ta braguette, sifflé-je en me décalant de quelques centimètres pour menacer son entrejambe.

– Vous voyez, ce n’est pas si dur de faire la paix ! se félicite Sienna avant de quitter la pièce. Je retourne travailler, essayez de ne pas vous étripier ! Et gardez un œil sur Harry ! ajoute-t-elle de loin avant de claquer la porte de son bureau.

Tristan me lâche aussitôt et je le bouscule pour quitter la cuisine, cours dans le couloir en ignorant le gamin qui me brandit son dessin, grimpe l’escalier sans me retourner et m’enferme dans ma chambre, essoufflée, énervée comme je l’ai rarement été. Et triste à en pleurer. Avec son putain de parfum partout sur moi.

Qui a dit que 18 ans était le plus bel âge de la vie ?

Je ne suis toujours pas calmée quand je retrouve mon père, le soir, pour notre traditionnel dîner en tête-à-tête. Depuis que je suis toute petite, on va au restaurant chaque année pour mon anniversaire. C’est moi qui ai le droit de choisir le lieu. Et de tremper mes lèvres dans sa coupe de champagne. Ce soir, j’en boirais bien une bouteille entière pour oublier cette matinée cauchemardesque et le reste de la journée passée cloîtrée dans ma chambre pour éviter de croiser l’autre enfoiré.

– Dix-huit ans, ça donne le vertige, hein ? commence mon père en observant ma mine chiffonnée.

– Non, ça ne change pas grand-chose, lui avoué-je en haussant les épaules pour tenter de le rassurer.

– Alors ce cadeau va peut-être changer un peu plus ta vie, s’amuse-t-il avant de sortir une grosse clé noire de la poche intérieure de sa veste.

– Une clé de voiture ?

– Oui, tu es assez responsable. Et je ne veux plus te voir marcher sur le bord de la route parce que tu as raté le bus, me somme-t-il en fronçant les sourcils. Et je sais que tu mettras ta ceinture ! poursuit-il pour s’auto-persuader.

– Bien sûr que oui ! Merci papa, je m’exclame en lui sautant au cou par-dessus nos assiettes vides. Et merci de m’avoir appris à conduire sans faire de crise cardiaque. Merci pour les fleurs de ce matin, aussi, et merci pour tout ce que tu fais pour moi depuis dix-huit ans.

– En tout cas, je t’ai bien élevée, se réjouit-il, tu sais comment remercier !

– Je te rembourserai la voiture un peu chaque mois avec mes salaires, jusqu’à ce qu’elle soit payée en entier !

– On verra ça, fait-il comme pour balayer la question. Je suis content que tu travailles à l’agence, Olive verte. Tu as toutes les qualités pour réussir dans l’immobilier : du caractère, du sang-froid, un esprit de persuasion et de la ténacité... On va juste bosser un peu sur le côté relationnel, se moque-t-il

gentiment.

– Je ferais mieux d’aller à la fac, je ne suis pas encore prête, je crois. Mais je n’ai eu aucune réponse positive, pour l’instant. Peut-être qu’aucune ne voudra de moi...

– Tu es une Sawyer, Liv, futée mais pas scolaire. Comme ton vieux père ! Crois-moi, tu n’as pas besoin de diplômes pour réussir ta vie professionnelle. C’est sur le terrain qu’on apprend le mieux. Et je ne suis pas sûr de vouloir laisser partir ma petite fille dans une université à l’autre bout du pays.

– Tu sais que tu es le seul parent du monde à conseiller à son enfant de ne pas faire d’études ? ris-je.

– Je veux ton bonheur, tu feras tout ce que tu voudras ! Mais je ne veux pas que tu quittes la maison juste pour fuir Tristan ou Sienna.

Dans le mille !

– Ce n’est pas ça..., essayé-je quand même.

– Si, c’est exactement ça. Et je sais que je te répète la même chose depuis trois ans, mais donne leur une chance et laisse-toi du temps. On change en grandissant. Tout change. Tu as déjà vécu plusieurs vies, à Paris, puis ici, avec des parents divorcés, puis un père célibataire et maintenant une famille recomposée... Qui sait ce qui pourrait encore arriver ?

– Qui sait... ? répété-je en repensant à Tristan avec un certain malaise, avant de le chasser de mes pensées.

– À l’avenir ! lance mon père en levant sa coupe de champagne pour trinquer. Et à ta nouvelle vie d’adulte ! proclame-t-il en me laissant tremper mes lèvres dans ses bulles.

Une heure plus tard, c’est moi qui conduis pour nous ramener à la maison. « Ma » voiture, apportée par un collaborateur de l’agence jusque devant le restaurant, est un petit SUV noir d’occasion, choisi pour sa solidité et toutes ses options de sécurité. Une fois garée devant la villa, je serre mon père dans mes bras et le remercie encore une fois. Il me félicite pour ma conduite prudente et me propose de lui tenir compagnie le temps qu’il fume une dernière cigarette dans la cour, sans que Sienna le voie.

– Je ne sais pas si tu te souviens, mais le père de Tristan est mort dans un tragique accident, souffle-t-il en même temps qu’une volute de fumée mentholée.

– Oui, il était pilote de course et il s’est planté en voiture, dis-je tristement.

– Ça a été brutal et très difficile pour eux. Sienna était enceinte et... Tristan a assisté à l’accident, il n’avait que 14 ans..., hésite mon père sans savoir s’il en dit trop ou pas assez.

– Je ne savais pas que ça s’était passé sous ses yeux. Lui et Sienna n’aiment pas parler de ça...

– Tristan a le permis mais il ne conduit presque jamais. C’est un sujet sensible pour lui. Essaie de ne pas le brusquer avec ça, OK ?

– J’essaierai..., réponds-je sans trop savoir ce que ça implique.

Ni même si c’est vraiment possible d’avoir des rapports autres que « brusques » avec lui.

Mon père écrase sa cigarette par terre et va la jeter dans la poubelle extérieure en marchant sur la

pointe des pieds. Il revient avec l'index posé sur sa bouche en signe de secret et en exagérant sa démarche discrète pour me faire rire. Dans les bons comme dans les mauvais jours, je suis sa complice. Et ça fait dix-huit ans que ça dure.

Je sors mon portable qui vibre dans ma poche : « Maman » apparaît sur l'écran, me laissant immobile, perplexe. Avec Noël, c'est le deuxième jour de l'année où ma mère m'appelle. Mon père m'embrasse sur le front et me chuchote de décrocher, avant de rentrer dans la maison.

– Allô ? j'articule en me forçant à paraître enjouée.

– Joyeux anniversaire, Liv.

– Merci...

– J'ai bien calculé le décalage horaire ? Il est 6 heures du matin à Paris.

– Oui. Presque minuit ici. Tu n'avais pas besoin de te lever si tôt, tu sais.

– Je ne voulais pas rater les 18 ans de ma fille.

– Tu es dans les temps, maman...

– Ton père t'a emmenée au restaurant ?

– Oui, c'est la tradition, soupiré-je en pensant qu'on a la même conversation chaque année.

– Je sais, répond-elle comme toujours, pour me prouver qu'elle n'est pas tout à fait hors de ma vie. J'espère que tu es heureuse sur ton île.

– Je crois que oui.

– Alors je vais te laisser. Bonne nuit, Liv. Et à bientôt, ment-elle.

– À bientôt, mens-je en retour.

À dans six mois, maman. Pour le même coup de fil qu'à Noël dernier.

Les larmes me montent aux yeux. D'habitude, je n'ai aucun mal à admettre que ma mère et moi sommes un peu des étrangères. On se parle comme une tante et une nièce qui se connaissent à peine. Ou comme une marraine et une filleule qui se sont éloignées il y a bien longtemps et n'ont plus d'autre lien que ce titre qu'on leur a donné un jour. Mais ce soir, je crois que j'aurais bien aimé avoir une mère, une femme en qui j'ai confiance, à qui je pourrais raconter mon nœud à l'estomac, mon petit trou dans le cœur, ma peur de grandir et de ne rien comprendre à ce qui m'arrive. Une femme qui aurait pu m'expliquer qu'on peut détester un garçon et quand même trouver qu'il sent bon. Le détester mais bien aimer sa façon de vous regarder. Le détester et repenser à ses bras autour de soi.

Non, jamais de la vie je n'avouerai ça à qui que ce soit.

D'ailleurs c'est faux. Je déteste tout de lui. Tristan Quinn n'est rien d'autre que mon pire ennemi.

Je ne sais pas ce qui m'a pris de dire oui. Je me fous totalement des fêtes. Je n'aime même pas les fêtes. Et encore moins celles en mon honneur. Et encore moins quand elles ont lieu sur la terrasse de l'hôtel de Sienna. Mais je ne peux rien refuser à mon père. Et sur le coup, ça m'a semblé moins pire que de faire ça dans la maison familiale. Ça me donnait une excuse de plus de m'en échapper. Mais ce samedi ressemble à mon pire cauchemar. Fergus et Bonnie ont réussi à traîner une quinzaine d'autres

élèves du lycée – en leur promettant une super *pool party* – pour me faire croire que j’avais plein d’amis. Ce qui les a attirés ? La réputation du *Lombardi*, cette ancienne maison coloniale située sur la plus belle plage des environs, restaurée et transformée en hôtel de luxe. Désormais le refuge des stars qui viennent prendre du bon temps sur l’île. Certains de mes anciens camarades de classe doivent s’attendre à croiser Kanye West, Jennifer Aniston ou Ryan Gosling, mais c’est raté : l’hôtel est fermé pour quelques jours, ce qui explique pourquoi ma charmante belle-mère a accepté de m’y inviter.

Le serveur nous laisse le choix entre cocktails de fruits et sodas. Il fait nuit sur la plage, droit devant nous, mais le bar extérieur de l’hôtel diffuse une lumière multicolore et criarde qui fait penser qu’on est à un goûter d’anniversaire en plein après-midi. Ma meilleure copine chante par-dessus les tubes de l’été diffusés par les haut-parleurs en essayant de mettre l’ambiance. Mais je crois que ses *vibes* poussives aux relents R’n’B saoulent tout le monde. Mon père et Sienna profitent des quelques parents présents pour les transformer en potentiels clients et faire de la pub à leur entreprise respective. Et quand j’aperçois au loin ma grand-mère qui cherche son chemin dans le hall d’accueil de l’hôtel, je crains le pire...

Est-ce que cette soirée complètement ratée pourrait encore plus mal tourner ?

Oui, j’adore Betty-Sue, mais elle est capable de me foutre la honte mieux que personne !

– Liv chérie, qu’est-ce qui t’a pris de fêter ton anniversaire ici ? me murmure-t-elle quand je vais à sa rencontre.

– Ne me demande pas. Longue histoire...

– Vous, les jeunes d’aujourd’hui, vous ne savez plus vous amuser ! lâche-t-elle en retirant ses tongs et en se mettant à danser pieds nus comme si elle était en transe.

Son long jupon bohème virevolte autour d’elle et ses cinquante bracelets à breloques s’agitent sur son bras dans un bruit métallique qui attire l’attention sur nous.

– Betty-Sue, j’ai déjà envie de me noyer dans cette piscine ; je t’en supplie, n’en rajoute pas.

– Je vois, s’arrête-t-elle net en reprenant son sérieux. J’étais juste venue te donner ça. Bon anniversaire, ma petite !

Je déplie discrètement l’emballage en papier recyclé et découvre un vêtement non identifié, long et asymétrique, avec des manches immenses et des motifs bariolés.

– C’est un poncho d’été, m’explique-t-elle avec les yeux qui brillent. Tu peux te mettre nue dessous et te sentir libre, mais libre ! s’esclaffe-t-elle dans les aigus. Ou ça peut faire robe de plage quand tu ne sais pas quoi mettre par-dessus ton maillot de bain mouillé. Tout en transparence pour que les garçons puissent quand même t’admirer dessous, ajoute-t-elle avec un clin d’œil complice. Enfin voilà, tu peux en faire ce que tu veux !

– Merci, Betty-Sue, c’est...

– Indispensable est le mot que tu cherches, m’aide-t-elle en riant avant de m’embrasser sur la joue. Je file ! annonce-t-elle en renfilant ses tongs.

– Tu es sûre que tu ne veux pas rester ? insisté-je pour la forme.

– Non, ma chérie, la vie est trop courte pour s’infliger ce genre de soirée ! Tu veux t’enfuir avec moi ? me propose ma grand-mère jamais à court d’idées farfelues.

– C’est gentil mais je crois que je vais rester... Papa serait déçu.

– Bon. Mais alors souviens-toi qu’un poncho d’été peut aussi servir à étrangler une belle-mère *gênante*, me murmure-t-elle en me passant le long tissu coloré autour du cou.

Elle fait trois ou quatre tours, serre fort et crie « Couic ! » avant de détalier en direction de la sortie. Je rigole toute seule en rejoignant les autres, qui s’ennuient ferme près du bar et de leurs verres de jus d’orange. Je craignais l’apparition de ma grand-mère mais, pour l’instant, je crois pouvoir dire que c’est *le* moment fort de cet anniversaire ! Mon père finit par partir, lui aussi, en traînant par la main Sienna qui vérifie que personne ne casse rien. Vu l’ambiance, ça ne risque pas. Je me fiche pas mal de ne pas avoir de copains cools, de ne pas être une fille populaire et de ne pas me saouler pour mon dix-huitième anniversaire. Mais si je pouvais passer cette soirée seule dans ma chambre ou sur une plage déserte juste avec Bonnie et Fergus, ça me suffirait amplement.

À la place, je vois débarquer Tristan et quatre de ses copains – les membres de son groupe de musique –, chacun une bouteille d’alcool à la main et un sourire vissé sur leurs têtes de crétin. Comment ose-t-il se pointer ici après le coup qu’il m’a fait ce matin ? J’espérais que ce serait bientôt la fin du calvaire pour moi, mais quelque chose me dit qu’il ne fait que commencer.

– Ce n’est pas très gentil de ne pas inviter son demi-frère à son anniversaire, vient-il me provoquer à peine arrivé.

– Il faudrait savoir, Quinn. Je suis ta demi-sœur ou je ne suis rien pour toi ?

– Toujours rien, ça n’a pas changé depuis ce matin, me rétorque-t-il un sourire en coin.

– Alors qu’est-ce que tu fous là ? je crache en me rapprochant encore de lui pour le défier.

– Rêve pas, je suis venu parce que je n’avais rien de mieux à faire, poursuit-il en haussant les épaules, l’air indifférent. Et mes potes avaient envie de rencontrer des filles.

– Des filles à papa comme moi ? Depuis quand ça vous intéresse ? continué-je à lui tenir tête.

– Ça *les* intéresse. Je n’ai pas dit que c’était mon cas, précise-t-il en me regardant intensément comme pour me signifier le contraire de ce qu’il vient de dire.

Il croise ses bras musclés sur son torse et s’amuse à faire durer le silence qui suit, face à mon malaise et mon absence de répartie. Je tripote mon verre à cocktail vide en essayant de ne pas laisser ses yeux bleus brillants me déstabiliser.

– Laisse-moi deviner, continue sa voix grave un peu plus bas, tu as envie de me balancer ton verre en pleine tête, c’est ça ? Pourquoi tu ne le fais pas ? me provoque-t-il en creusant sa stupide fossette.

– Je ne voudrais pas abîmer ta petite gueule d’ange, rétorqué-je sans attendre. Vu que tu n’as que ça pour toi.

Il sourit, comme si je venais de lui faire un compliment, et son grand corps baraqué s’éloigne lentement, de sa démarche sexy, pour aller retrouver ses copains musiciens. Je me dépêche de quitter la terrasse de l’hôtel pour aller respirer de l’air un peu plus pur sur la plage. Un autre groupe de jeunes a l’air de faire la fête, plus loin. Je ne les envie même pas, je crois. Comme par magie, toute la troupe de mon anniversaire me rejoint quelques minutes plus tard, formant un cercle serré sur le sable. Les bouteilles tournent et s’échangent, de main en main, de bouche en bouche, et je me laisse aller à quelques gorgées alcoolisées, en espérant qu’elles me détendront un peu.

Au loin, le bar de l'hôtel s'éteint et la dernière lumière qui nous éclaire est celle de la lune au-dessus de nos têtes. L'obscurité soudaine en fait glousser quelques-uns – des filles, surtout – et d'autres en profitent pour lancer un jeu de la bouteille – des garçons, forcément. Le goulot tournoie et indique deux premiers condamnés à s'embrasser, qui se contentent d'un court baiser innocent sous les huées des autres. Dans mon dos, je croise les doigts aussi fort que je peux pour ne jamais être désignée. À côté de moi, je vois Bonnie prier de toutes ses forces pour le contraire. Elle soupire bruyamment, autant d'envie que de déception, quand une jolie brune dont je ne connais même pas le prénom embrasse langoureusement Drake, le meilleur ami de Tristan.

– Bonnie, ferme la bouche, lui chuchoté-je en lui donnant un coup de coude alors que le baiser s'éternise. T'es en train d'embrasser le vent.

Drake et ses lèvres rougies tournent à son tour la bouteille vide sur le sable. Il tombe sur Tristan qui se lève et part en courant, poursuivi par le grand blond et ses cris de bête. Il finit par lui coller un smack forcé et mal visé pendant que tous les autres hurlent de rire, sans doute sous l'effet de l'alcool et de l'excitation.

Cette fois, c'est sûr, j'aurais dû m'enfuir avec Betty-Sue...

Ou ne pas venir à ma propre fête d'anniversaire.

Et merde.

La bouteille tournée par le bras musclé de Tristan arrive droit sur moi. Mon cœur se soulève. Des milliers de gros mots se coincent dans ma gorge. J'adresse un regard désespéré à Bonnie qui vient à ma rescousse en criant par-dessus les éclats de rire :

– Ils ne peuvent pas, ils sont de la même famille !

– C'est vrai, ce serait dégueulasse, renchérit Fergus qui a hâte qu'on passe à son tour.

– N'importe quoi, ils n'ont pas de sang en commun ! les contredit Drake alors que personne ne lui a demandé son avis.

– Techniquement, c'est vrai que vous n'êtes pas frère et sœur..., hésite Bonnie, juste pour être du même avis que le grand blond.

– Qu'est-ce qui t'arrive, Sawyer, tu as peur ? intervient Tristan en avançant nonchalamment au milieu du cercle.

– Peur de quoi ? De toi ? je grince en me forçant à sourire comme si ça ne me faisait ni chaud ni froid.

En vrai, j'ai chaud. J'ai froid. J'ai tout ça à la fois.

Je respire par la bouche pour ne pas sentir son parfum. Je regarde mes pieds pour ne pas apercevoir son regard bleu plein de défi. Puis je le regarde un peu quand même, pour ne pas avoir l'air de me défilier. Mais son sourire plein d'assurance me terrasse. Je reste fixée sur la fossette, qui me fait un peu moins peur que le reste. Et je finis par regarder la lune pour qu'elle me vienne en aide. Tout tangué autour de moi à mesure que Tristan se rapproche. Les rires et les cris des autres deviennent un bourdonnement lointain. Il pose lentement ses mains autour de mon visage. Son parfum m'envahit les narines. Le bleu perçant de ses yeux m'oblige à fermer les miens. Et ses lèvres frôlent mes lèvres, une seconde à peine. Mais assez pour que mon cœur s'arrête, que ma tête se mette à

tourner et que le sable devienne mouvant sous mes pieds. Un infime, minuscule, ridicule gémissement s'échappe de ma bouche quand celle de Tristan s'éloigne.

Silence total autour de nous. Pourvu que personne ne m'ait entendue. Je sens mes joues rougir dans la nuit, je retiens ma respiration jusqu'à ce que les hurlements joyeux explosent à nouveau. Tout le cercle trépigne en attendant que le jeu reprenne. Mais Tristan ramasse la bouteille par terre et la lance de toutes ses forces vers l'océan.

– C'est un jeu de gamins, grogne-t-il avant de s'éloigner dans le sable pour rejoindre l'autre groupe, plus loin sur la plage.

Une blonde en mini-short moulant lui ouvre grand les bras. Son ex, Lana.

Joyeux anniversaire, Sawyer... !

4. « I'm Gonna Get You »

Lundi matin. Premier jour du reste de ma vie d'adulte.

Moi, Liv Sawyer, je jure solennellement de me dévouer corps et âme à mon boulot d'assistante immobilière et de ne plus perdre une seule minute – une seule seconde – à repenser bêtement à ce baiser qui ne signifiait rien pour moi, ni pour lui.

Et arrête de rougir, putain !

Sept mille trois cent cinquante-cinq kilomètres entre Paris et Miami, puis quarante-deux ponts jusqu'à Key West : c'est ce qu'il lui a fallu traverser. En seulement six ans, mon père a réussi à faire de son agence immobilière la plus prospère de l'île. Alors oui, il travaille trop, dort peu, fume comme un pompier – rarement devant moi –, mais lui qui voulait donner un nouvel élan à sa carrière en revenant s'installer en Floride, il a gagné son pari. Son agence parisienne continue de tourner en son absence, son bras droit gérant tout sur place, mais je sais que le cerveau de Craig doit être un peu partout à la fois. Sur les Champs-Élysées là-bas, sur Whitehead Street ici, où s'élève la fabuleuse maison d'Hemingway.

– Bonjour Janice ! s'écrie gaiement mon père dans le combiné. Oui, la vente est bouclée. Moins de trois jours oui, il faut dire que c'était un bijou ! Dites, je vous appelle pour savoir où en est l'acquittement des loyers ce mois-ci.

Je me penche en avant le plus discrètement possible et appuie sur le bouton du haut-parleur, histoire d'arrêter de fixer bêtement le mur et de me sentir un minimum concernée. Craig fait semblant de me faire les gros yeux, mais se contente de poser le combiné avant de croiser les mains derrière sa tête. Malgré son costume strict de businessman – tout de même rehaussé d'une cravate bleu flashy –, il fait dix ans de moins que son âge. C'est souvent ce qu'on lui dit. Qu'il est beau comme un acteur hollywoodien d'il y a quelques décennies, aussi.

Si je ressemble à Elle Fanning, lui pourrait être le sosie de Robert Redford.

– Seulement deux locataires à relancer et le compte sera bon, répond la voix lointaine de Janice.

– Bien, c'est parfait, dit mon père en me fixant soudain de ses yeux limpides. Cette mission reviendra à notre nouvelle recrue, aujourd'hui.

– Nouvelle recrue ?

– Ma fille. Elle qui voulait à tout prix faire ses preuves, elle va avoir l'occasion de se frotter aux payeurs récalcitrants !

– J'espère qu'elle a le cœur bien accroché, s'inquiète l'administratrice de biens. Le petit vieux de Duck Avenue n'est pas un tendre !

– Croyez-moi, elle ne manque pas de caractère, glousse doucement le big boss. Mr. Smith risque de passer un sale quart d'heure...

Quelques amabilités plus tard, mon père raccroche et resserre sa cravate en me jetant un regard

complice.

– C’est comme ça qu’on apprend, Olive verte. Tu voulais expérimenter les conditions réelles, sans favoritisme, non ?

– Exactement, je réponds sans me dégonfler. Et ce n’est pas un vieillard bougon qui va me faire peur !

Sauf que Mr. Smith n’est pas seulement bougon. Il est belliqueux, buté, orgueilleux, misogyne et... il zozote, ce qui ne facilite en rien le dialogue. Au bout de presque trente minutes de négociations, j’obtiens qu’il paie son loyer, en deux fois certes, mais au centime près.

– C’est mieux que le mois dernier, commente Craig en me rejoignant à mon minuscule bureau. Janice a été obligée de lui autoriser un paiement en trois échéances.

Il me tend une tasse de café, serre les mains de deux juristes qui passent par là, puis fait signe à son assistant personnel d’aller l’attendre en salle de réunion.

– Tu peux filer et profiter du reste de l’après-midi, me chuchote-t-il. C’est amplement mérité. Tu es très bonne en négociation, Liv. Ce n’est pas donné à tout le monde.

– J’ai de qui tenir, j’imagine, je lui rétorque en haussant les épaules.

– Non, tu es plus ferme, plus inflexible que moi à ton âge. Tu as une force de persuasion que je n’avais pas encore.

– C’est tout de même un peu cruel, non ? Et même humiliant...

– Quoi donc ?

– De demander à un vieux monsieur veuf et esseulé de payer un loyer bien trop cher pour sa maigre pension.

– Où est-ce que tu as vu qu’il touchait une maigre pension ?

– Je ne sais pas, je me suis dit que...

– Mr. Smith est millionnaire, Liv. Il est juste trop radin pour profiter de sa fortune avant de mourir. Ça fait des années qu’il rechigne à payer son modeste loyer, alors qu’il aurait de quoi s’acheter une villa en bord de mer !

– Naïve, moi ? je souffle en rougissant.

– Les gens qui sont vraiment dans le besoin, je fais tout ce que je peux pour les aider. C’est parfois compliqué, mais on trouve toujours une solution.

– Mon père, cet ange gardien de l’immobilier, dis-je niaisement.

– C’est ça, marmonne-t-il. Allez, file avant que je change d’avis ! Je pourrais te trouver une tonne de dossiers à classer, simplement en claquant des doigts...

En me hissant sur la pointe des pieds, je l’embrasse sur sa joue hâlée qui sent la menthe et le tabac, puis cours jusqu’à la sortie en sautillant comme une gazelle sous acide.

Finalement, ce métier pourrait me plaire...

– Elle est un peu spéciale, mais c’est moi qui l’ai faite, soupire mon père dans mon dos, tandis que

tous ses employés m'observent, probablement consternés.

Face au grand miroir arrondi de la salle de bains, je tente de maîtriser le nouvel objet de torture de Bonnie : ce fer à boucler de malheur qui me brûle les doigts et fait grésiller mes cheveux.

– C'est soirée barbecue', en fait ? râlé-je alors que de la fumée s'échappe maintenant de ma tignasse.

Ma meilleure amie me rejoint dans une robe rouge cintrée qui met ses formes généreuses en valeur, et crie au carnage en se jetant sur moi.

– Liv, tu es folle ! Tu n'es pas censée le laisser chauffer jusqu'à ce que ça sente le cochon grillé ! hurle-t-elle en m'arrachant l'arme des mains.

– Pour une fois que je voulais jouer à la fille, j'ironise en souriant à mon reflet.

– C'est quand même dingue d'être aussi belle et de n'en avoir rien à foutre, murmure ma diva de meilleure amie avant de s'étaler une tonne de rouge sur les lèvres.

Je me passe un coup de brosse, dépose un peu de rose sur ma bouche avant de visualiser une Barbie sans cervelle et d'en enlever les trois quarts, puis me tourne vers Bonnie qui fredonne *Simply the Best* de sa voix envoûtante.

– Bon, et si tu passais aux aveux, Tina ? fais-je en sautant sur le lavabo pour m'y asseoir. C'est quoi le programme ?

– Te trouver un mec et me trouver un job, glousse-t-elle en se penchant vers moi pour me mettre du mascara.

J'essaie de me dégager, mais le risque de perdre un œil est considérable. Je me laisse donc faire jusqu'à ce que Bonnie recule en me regardant de travers :

– Tes yeux bleus paraissent deux fois plus grands ! Je te hais !

J'appuie sur la télécommande murale de la salle de bains, un air de Queen se répand dans la pièce et elle se détend immédiatement. Le calme avant la tempête. Après quelques vocalises et vérifications dans la glace, la folledingue me tire de toutes ses forces jusqu'à ma chambre.

– Enlève-moi ce jean et ce chemisier d'enfant de chœur ! ordonne-t-elle en ouvrant ma penderie.

Je ne bouge pas d'un poil, mais elle ne se gêne pas pour balancer sur mon lit une petite robe noire ultra-courte – jamais portée –, une combi jaune flashy – un cadeau empoisonné de Fergus –, une jupe en cuir – à jeter.

– Choisis.

– Jamais de la vie.

– Liv, ton look de garçon manqué, je l'aime bien, il te rend unique, mais pas sûr que les mecs...

– Je me fous des mecs, Bonnie. Vraiment. On va où ?

– Au *Dirty Club*, m'avoue-t-elle enfin. Soirée concert.

– Quel groupe ? dis-je en me méfiant aussitôt.

– Les Key Why, répond-elle d'une toute petite voix.

– Le groupe de...

– Tristan, confesse-t-elle en haussant les épaules, faussement innocente.

Ce baiser... Ces lèvres... Cette peau... Ces mains...

Plus je tente de les effacer de ma mémoire et plus ils reviennent me hanter.

– Et le groupe de Drake, aussi ! reprend Bonnie. Je compte leur proposer mes services en tant que choriste.

– C’est ça, *juste* en tant que choriste...

– Drake et moi, je sens qu’il y a un truc, m’avoue-t-elle en me sortant une quatrième tenue importable. Dis, pourquoi tu as toutes ces fringues que tu ne mets jamais ?

– Parce que parfois, j’aimerais bien être comme toi, Bonnie. Comme toutes les autres filles. Pouvoir m’habiller court, moulant, provocateur, pour aller me trémousser sous les regards des garçons. Sauf que c’est contraire à ma nature, je n’y peux rien.

Ma meilleure amie me reluque sans piper mot, puis me tend la jupe en cuir et un top blanc, échancré devant et derrière.

– Ta nature, ce soir, j’en fais mon affaire. Tiens, ça ira parfaitement avec ton mascara.

Je l’avais oublié, celui-là...

Le bar est bondé, une sorte de brouillard s’échappe de la salle surchauffée lorsque j’ouvre la porte pour y pénétrer. Quelques regards se posent sur moi, puis sur Bonnie, quelques sourires se dessinent sur les visages masculins. Nous avançons jusqu’à la seule table libre, posée dans un coin sombre qui donne sur le côté de la scène. Seulement une chaise. Bonnie fonce sur la table voisine pour en emprunter une autre, je la vois discuter rapidement avec un brun tatoué, puis revenir en oubliant l’objet de sa mission.

– Il m’a réclamé ton numéro, mais je lui ai dit de te le demander directement ! me glisse-t-elle à l’oreille en asseyant une fesse sur ma chaise – la seule que nous ayons. Il est canon !

Je me retiens à la table ronde pour ne pas tomber et me lève pour me rendre, à mon tour, à la table d’à côté.

– Désolée, j’ai déjà un copain, informé-je le curieux en m’emparant de la chaise. Bonne soirée !

– Oh, ça va, Blondie, ne t’emballe pas ! rétorque-t-il. T’es mignonne, mais je comptais pas t’épouser !

J’en ai le cœur brisé, gros con.

Virgin piña colada pour moi, mojito pas si virgin pour Bonnie, qui est munie de sa fausse carte d’identité indiquant qu’elle a largement l’âge de se bourrer la gueule si ça lui chante. Au bout du deuxième cocktail, elle commence à parler un peu plus fort que nécessaire et à balancer des clins d’œil à tout ce qui possède un pénis. Je me rends au bar pour la ravitailler en eau fraîche – bien que ce soit d’une douche froide dont elle ait réellement besoin – et demander quand débutera le concert. Le barman, un brin dragueur, ignore ma question et propose plutôt de m’offrir un cours personnel de

mixologie.

Foutue jupe en cuir qui, clairement, envoie le mauvais message.

– Voilà ton eau, pochtronne.

– Pas besoin, j'ai ce qu'il faut ! Et toi aussi !

J'ignore comment elle a fait, mais la diablesse a réussi à nous payer une nouvelle tournée. Et vu l'odeur qui se dégage de mon verre, le barman a été généreux en rhum.

– Bonnie, bois un peu d'eau d'abord, lui conseillé-je.

Mais à cet instant, la scène s'allume, la foule s'agite et les premières notes de guitare s'envolent dans les airs. Tristan apparaît au centre des musiciens, dans son jean brut et son tee-shirt noir qui fait ressortir ses pectoraux, ses cheveux en bataille brillant sous les projecteurs. C'est la première fois que j'assiste à l'un de ses concerts et j'ai du mal à en croire mes yeux. Il passe la main dans ses mèches rebelles, se mord la lèvre, hausse les épaules en souriant à ses groupies. Il en fait des caisses, et le pire, c'est que ça marche. Sa nonchalance, son sourire satisfait, si sûr de lui, tout ce qui m'insupporte d'habitude colle à merveille avec son personnage. Il est parfaitement à sa place. Il me fascine.

Foutue. Je suis foutue...

J'ai réussi à l'éviter depuis notre baiser, mais ce soir, je souhaite que nos regards se croisent. J'ai envie de jouer avec le feu. Justement, ses yeux font le tour de la salle et tombent sur Bonnie, puis sur moi. Tristan a un léger mouvement de recul, me détaille de la tête aux pieds, puis me survole pour aller fixer une autre fille, à quelques mètres de là. Une rousse aux seins refaits. Je jurerais qu'il s'est forcé à détourner les yeux. Qu'il avait autant envie que moi de se perdre dans notre regard. Alors je bois une gorgée, en espérant décrocher mes pupilles de celui qu'il m'est absolument interdit de bouffer des yeux, comme je le fais. Pour faire passer ce drôle de frisson qui remonte tout le long de ma colonne. L'alcool me brûle la gorge, je bois à nouveau. Mon verre se vide à toute vitesse, j'ai chaud aux joues, aux mains, partout.

La batterie s'y met, excitant un peu plus la foule. De son bras droit où se dessinent des muscles que je ne devrais même pas remarquer, Tristan s'empare du micro et, aussitôt, sa voix m'emporte. Grave, sensuelle, juste, parfois puissante, parfois à peine audible. Toute mon attention est tournée vers lui, malgré moi. Son assurance. Son talent. Son sex-appeal. Face à la scène, les têtes se balancent en rythme. Les lèvres remuent quand le groupe se lance dans une reprise d'un vieux tube de rock. Les corps se déhanchent et les applaudissements fusent quand le public reconnaît une chanson originale des Key Why, déjà jouée à un autre concert. Les garçons présents acquiescent du menton, comme s'ils tiraient une certaine fierté de connaître *le* groupe de la ville, celui qui percera forcément dans tous les États-Unis, « tellement les mecs sont bons ». Les filles, elles, dansent, sautillent, s'excitent, poussent parfois de petits cris aigus et agitent les bras pour attirer l'attention des musiciens, voire essayer de les toucher de loin. Certaines scandent même le prénom de Tristan. Et si mes bras restent statiques, je ne vaud pas mieux qu'elles.

Je ne devrais pas. Je n'ai pas le droit. Lui et moi, c'est exclu. Défendu. Malsain.

Et pourtant, je me laisse bercer par les notes, séduire par sa voix, sans parvenir à retrouver la raison.

Il doit faire dans les quarante degrés lorsque la première partie du concert arrive à sa fin. Au bout de huit chansons, les musiciens luisants de sueur retournent dans les loges, le public s'agglutine au bar, assoiffé. Au moment où je m'apprête à suivre le mouvement pour commander un soda, une serveuse s'avance vers Bonnie et moi, son plateau bien rempli reposant sur sa paume.

– C'est le groupe qui offre ! nous annonce-t-elle.

– Donc tout le monde a une fausse carte d'identité, en fait ? Et tout le monde picole sauf moi, c'est ça ? marmonné-je.

– Drake..., se pâme Bonnie en s'éventant.

– Non, c'est Tristan qui paie ce soir, la corrige la serveuse. D'ailleurs, ça ne lui ressemble pas.

– Tu le connais ? l'interrogé-je un peu brutalement.

– Tout le monde connaît Tristan, me rétorque la brune aux yeux verts, sourire aux lèvres. Et moi peut-être un peu mieux que les autres !

– Et ton pourboire vient de s'envoler, grommelé-je pour moi-même.

– Pardon ?

– Non, rien. Je prendrai le whisky-soda.

– Non, pour toi, il a commandé une limonade. Les cocktails au choix sont pour ta copine.

– Alors tu peux lui renvoyer son plateau et lui dire d'aller se faire foutre ! lâché-je avant de me glisser entre les gens pour atteindre le bar – et mon barman préféré.

Je retire ce que j'ai dit sur cette jupe...

Je n'ai pas besoin de Tristan Quinn ou d'une fausse carte pour m'autoriser à boire de l'alcool !

– Ce groupe, c'est une tuerie ! entends-je en revenant sur mes pas, mon verre à la main.

– Ils rejouent le mois prochain ! répond un autre.

– Ça va reprendre ! me lance Bonnie, tout excitée. Et tu sais quoi ? Je ne me suis pas fait draguer ce soir et je m'en fous ! C'est Drake que je veux, j'ai eu une révélation ! C'est lui, mon Clyde !

– Tu vois toutes ces filles ? Au bord de la scène ? Elles ont pris leur ticket avant toi.

– Tu parles, c'est Tristan qu'elles veulent ! Regarde, y en a même qui ont des tee-shirts avec son prénom dessus ! Pathétique !

Après un micro-silence, ma meilleure amie de me souffler :

– Tu crois que je devrais faire pareil avec le prénom de Drake ?

Je maudis toutes ces filles hystériques lorsque la musique reprend et, quelques minutes plus tard, lorsque Tristan se laisse embrasser par l'une d'elles, montée sur scène malgré le service d'ordre. Il ne me lance pas un seul regard depuis le début de cette deuxième partie et je ne sais pas comment le prendre. Est-ce qu'il repense au baiser, lui aussi ? Est-ce qu'il songe à la prochaine bimbo qu'il va sauter, probablement la rousse siliconée ? Ou ces jumelles, un peu plus loin ? Est-ce qu'il se dit, lui aussi, que notre attirance nous enverra en enfer ?

Sa voix suave, légèrement cassée, annonce que la prochaine chanson sera la dernière. *I'm Gonna*

Get You – Je t’aurai. Soudain, ses yeux me cherchent dans la foule, il joue les premiers accords, ronronne les premières paroles, le bleu de ses pupilles se mélangeant à l’azur des miennes. Mon cœur s’emballe, j’ai chaud, froid, mes jambes tremblent, j’ai du mal à contenir mon trouble. Et puis une groupie lui hurle qu’elle l’aime, qu’elle veut lui faire des bébés et le charme est rompu. Il ne me regarde plus, sa voix monte en puissance et je disparaiss de ses pensées, alors qu’il occupe toutes les miennes.

Alors je préviens Bonnie que je dois m’écloigner, je regarde autour de moi, remarque un beau mec qui m’observe et j’avance vers lui. Il me sourit, il a l’air normal, gentil, propre sur lui. Je m’approche encore plus, il sent bon et s’apprête à se présenter. Peu importe son nom, sa profession, son âge et son sport préféré. Je l’attrape par le col de son polo et je l’embrasse. Comme je n’ai jamais eu l’audace d’embrasser qui que ce soit. J’y mets la langue – pas trop, après tout je ne sais même pas comment il s’appelle – et je laisse ses mains se promener dans mon dos. La chanson arrive à sa fin, je perçois la voix de Tristan qui s’affaiblit, jusqu’à s’éteindre. Lorsque je quitte les lèvres de mon inconnu pour me retourner vers la scène, je ne vois que les yeux assassins de mon ennemi juré posés sur moi.

Moi aussi, je peux embrasser n’importe qui, rockstar...

Il est jaloux, j’en mettrais ma main à couper. Rien que la manière dont il ébouriffe nerveusement ses cheveux, dont il s’essuie le front, dont il marche lorsqu’il quitte la scène, m’indique qu’il n’a pas du tout apprécié ma spontanéité. De loin, j’arrive à voir qu’il envoie chier la terre entière. Intérieurement, je jubile. Extérieurement, je meurs de chaud. Mais ce que je n’avais pas prévu, c’est que l’autre – Jake, étudiant en médecine, 24 ans, hockey sur glace – allait me suivre comme une sangsue tout le reste de la soirée. Impossible de parler à Bonnie sans qu’il me colle aux basques, de commander un soda sans qu’il me l’offre, d’observer Tristan de loin sans qu’il se mette en travers de mon chemin. Comment on dit, déjà ? Karma ?

Lorsque la serveuse aux yeux de chat se pointe à nouveau, c’est pour me glisser un petit mot. Tandis que Bonnie distrait mon nouveau mari, je déplie le papier et découvre l’écriture de Tristan :

« Besoin d’aide ? »

Je lève les yeux et le cherche dans la foule. Je le découvre assis au bar, une bière à la main, en train de discuter distraitement avec la rousse. Alors je me lance. Je lui fais des signes en agitant les bras – foutues abeilles –, il me repère immédiatement. Je lui fais comprendre que oui, j’ai besoin d’aide et il me sourit, de cet air arrogant qui me donne autant envie de le gifler que de l’embrasser.

On a dit INTERDIT, Liv !

Bonnie se remet un trait de rouge à lèvres et me laisse en plan pour aller retrouver Drake. Jake en profite pour passer la main autour de mes épaules. Mal à l’aise, je n’ose pas bouger, mais lorsqu’il se penche pour m’embrasser, je panique. Mon coup de folie est loin derrière moi, j’ai à peu près autant envie de toucher à ses lèvres que de manger ce bout de chicken burger, piétiné sur le sol.

– Liv, une urgence ! nous interrompt Tristan au meilleur moment. On a un blessé en coulisses !

– Je suis étudiant en médecine ! lui apprend Jake, prêt à dégainer son stéthoscope de sa poche arrière.

Je me retiens de rire devant le regard indifférent que lui jette le leader des Key Why.

– Ce n’est pas ce genre de blessure, expliqué-je sans réfléchir. C’est... pour lui en fait. Tristan a des troubles psychologiques et, quand il commence à délirer, c’est qu’il est l’heure de rentrer.

Jake nous regarde comme si nous étions aussi fous l’un que l’autre, puis Tristan me saisit par le poignet et me traîne en courant en direction des coulisses. Mon fou rire fend la foule à mesure que je la traverse, jusqu’à atteindre les escaliers sombres qui mènent au niveau inférieur.

– C’était quoi, ces conneries de « troubles psychologiques » ? Ne t’avise plus de nuire à ma réputation, Sawyer ! grogne-t-il en me conduisant jusqu’à une porte noire.

– Tu n’as pas besoin de moi, pour ça, rétorqué-je en récupérant mon bras.

La tension monte dans ce couloir immense et désert, aux murs rouges éclairés par des néons d’un autre temps. Les mains libres, je peux enfin les passer dans mes cheveux. À quelques pas de moi, Tristan observe chacun de mes mouvements et je me surprends à aimer ça. Son regard sur moi. Sa peau ne touche plus la mienne et, pourtant, je sens encore son emprise.

– Tu comptes embrasser d’autres connards sous mes yeux ? lâche-t-il soudain à voix basse, en s’adossant au mur.

– Qu’est-ce que ça peut te faire ?

Ses yeux me lancent des torpilles, observent sauvagement mon top échancré, ma jupe.

– Arrête de me mater ! Je ne suis pas ta rousse aux gros...

– Tais-toi, quelqu’un va t’entendre ! gronde-t-il en regardant à droite et à gauche du couloir.

– C’est toi qui m’as emmenée ici, non ?

– Oui, pour te sauver des bras gluants de ce type ! me rappelle-t-il d’une voix intimidante.

– Qu’est-ce qui te fait croire que...

Des bruits de pas se rapprochent de nous. Sa paume s’abat sur ma bouche. Tout en me forçant au silence, Tristan me fait rentrer dans la petite pièce à peine éclairée qui lui sert de loge et me plaque contre la porte pour la refermer.

– Tu me prends pour un con, Liv ?

Je repousse sa main pour tenter de parler, mais je n’ai pas le temps d’en placer une. Son souffle chaud sent bon l’alcool sucré lorsqu’il susurre, tout près de ma bouche :

– Ose me dire que tu as préféré embrasser ce type plutôt que moi...

– Et cette fille, sur scène ? Et Lana ? Et toutes les autres, qui te vénèrent comme si tu étais un dieu vivant ! Tu n’es qu’un...

– Un quoi ? m’interroge-t-il en fixant mes lèvres.

– Un...

– Allez, n’aie pas peur, Sawyer. Dis-moi vraiment ce que tu penses de moi.

– Tu le sais ! Je te le répète chaque jour ! Tu n’es rien pour moi ! le défié-je.

– Rien ? susurre-t-il doucement. Ce n’est pas l’impression que j’ai eue, l’autre soir... Tu sais, quand tu as gémi au contact de mes lèvres.

– J’ai gémi de dégoût.

– Non, tu as gémi d’envie. De désir. Peut-être même de plaisir, souffle-t-il, de sa voix grave au ton joueur, avant de passer la langue sur ses lèvres.

Sur ce, la porte bouge, dans mon dos, je me colle contre le mur et la voix de Drake me parvient. Là où il se trouve, dans l’embrasure de la porte, il ne me voit pas et ignore tout de ma présence.

– On se casse, on finit la soirée chez Elijah. Tu nous suis ? propose-t-il à Tristan sans se demander ce que le chanteur fait là, *seul*.

– Non, je suis crevé, je vais rentrer.

– Ouais, c’est ça... Elle est rousse ou brune, cette fois ?

Blonde.

– Au fait, je sais pas où est ta demi-sœur, mais j’embarque sa copine Bonnie. Si elle la cherche, tu lui feras passer le message ?

– Ouais.

– T’as vu la jupe qu’elle portait ? Et ses yeux de dingue ? Elle était canon ce soir.

– Ta gueule, Drake, le rembarre Tristan en lui claquant la porte en pleine tronche.

– Tu aurais pu me péter le nez, connard ! grogne le blond dans le couloir, avant de s’éloigner.

Nous voilà à nouveau face à face, seul à seul. Tristan ferme la porte à clé, la glisse doucement dans ma main et murmure :

– Tu peux en faire ce que tu veux... Si tu as envie de partir, c’est maintenant.

Je laisse tomber la petite clé argentée par terre et aperçois un infime sourire sur ses lèvres quand il entend le tintement métallique et comprend ma réponse. Alors il tend le bras pour poser sa paume contre le mur. Puis il penche sa tête en avant, comme pour réfléchir. Il est si près de moi que je peux sentir l’odeur douce de son shampoing.

– Tu te rends compte de la merde dans laquelle tu me mets, Sawyer ? demande-t-il soudain, en fixant le sol.

– Idem, soufflé-je doucement.

Lorsqu’il relève la tête, une nouvelle lueur traverse ses yeux et je laisse tomber mes barrières. Je ne réfléchis plus au mal, au bien, à ce qui est moral et à ce qui ne l’est pas, je me fie à mes sens pour me guider. D’une main tremblante, je touche une mèche qui retombe sur son front. Puis la pulpe de mes doigts se promène sur son visage, jusqu’à caresser sa bouche. C’est le signal que Tristan attendait. Ses mains me plaquent contre la surface froide, ses lèvres se posent sur les miennes, je gémis. Viennent se mélanger la force, la douceur, le désir, la chaleur, et sans que je puisse lutter, sa langue s’enroule autour de la mienne dans une étreinte qui me semble infinie.

Et pourtant, qui prend fin bien trop tôt...

Tristan se recule et je reprends ma respiration. Il me regarde sans sembler me voir, puis passe plusieurs fois la main dans ses cheveux, énergiquement, en répétant :

– Putain, putain, putain, putain...

– Pas mieux, dis-je, essoufflée et troublée.

– Liv Sawyer, bordel..., murmure-t-il, déconcerté.

Je rabats mes cheveux en queue de cheval mais sans les attacher, signe de ma nervosité.

– Tu sais que je les préfère en désordre, reprend-il un sourire en coin.

– Tu sais que je me fous de ce que tu préfères...

– Peste, se marre-t-il doucement.

Il se mord la lèvre inférieure sans me quitter des yeux et une petite flamme s'allume en moi, tout en bas.

– On fait quoi, maintenant ? demandé-je bêtement, en tirant sur ma jupe.

– J'ai mon idée...

– Quoi ?

– J'ai encore envie de t'entendre gémir, lâche-t-il dans un sourire irrésistible.

Sa voix rauque a fendu l'air, en me coupant le souffle. Sans attendre une réponse de ma part, Tristan entoure mon visage de ses mains et m'embrasse férocement, en m'arrachant un nouveau gémissement. Sa langue titille la mienne. Ses mains descendent lentement, me parcourent, se rapprochent de mes reins. Je m'agrippe à son dos et me laisse guider en direction du vieux canapé en velours. Sur ces quelques mètres, je l'embrasse jusqu'à manquer d'oxygène.

– Mais je veux t'entendre gémir plus fort que ça, murmure-t-il en me poussant sur le velours. Et pour ça, je vais devoir te faire découvrir quelques trucs, jolie peste...

Oublier qui je suis. Qui il est.

Parce que tout n'est pas noir et blanc.

Parce que parfois, le mal ressemble étonnamment au bien...

Sa fossette se creuse lorsqu'il me regarde de haut, lui debout, en position de force, moi étendue sur le canapé, tentant maladroitement de me redresser. Mon cœur bat encore à mille à l'heure, notre baiser a laissé ma bouche enflée et rougie, je le sens en passant ma langue dessus. Je tire sur ma jupe qui ne couvre plus grand-chose de mes cuisses, son sourire de sale gosse s'étend un peu plus.

Comment peut-on détester autant quelqu'un et le désirer à ce point ?

– Ton jean te manque ? me nargue le musicien au corps d'athlète, en ne ratant rien du spectacle, les bras croisés sur son torse.

– Je ne m'habillerai plus jamais comme une fille qui fait le trottoir...

Cette dernière remarque m'a échappé. Je suis trop occupée à le défier du regard pour réfléchir à ce qui sort de ma bouche.

– Dommage. C'est un crime de cacher ces jambes, murmure-t-il alors que mes yeux descendent sur sa pomme d'Adam.

J'ignore pourquoi j'ai tant envie de la frôler. Du bout de ma langue.

– Ça marche avec les autres filles, ce genre de phrases surfaites et clichées à mourir ? rétorqué-je en mode automatique.

– À tous les coups. Mais pas avec toi, j’imagine, ironise-t-il. Parce que tu es si...

Tristan ne termine pas sa phrase, mais se rapproche suffisamment pour que nos jambes se touchent. Les siennes sont enfermées dans son jean, les miennes sont nues. Et frissonnantes.

– Si quoi ? répété-je en m’empêchant de trembler.

– Lève-toi.

– Va au bout de ta pensée.

– Lève-toi, Liv, insiste-t-il en tendant la main vers moi.

Son regard plein de promesses met fin à ma tentative de rébellion. Je claque ma main dans la sienne, un peu bêtement, pour lui montrer qu’il ne m’impressionne pas. Il m’aide à me relever et, soudain, le feu se rallume en moi. Il n’y a plus un seul centimètre d’espace entre nous. Nous nous retrouvons collés l’un à l’autre, comme si nous tentions de ne faire qu’un. Mais ses mains ne tentent rien. Il ne tente rien. Seul son torse musculeux empiète un peu sur mon espace, lorsqu’il respire.

– Qu’est-ce que tu fais ? demandé-je, troublée.

– J’attends.

– Tu attends quoi ?

– Que tu fasses le premier pas.

Le son de sa voix grave vient de me transpercer... tout en bas. Je sens son sex-appeal faire son effet sous ma jupe.

– Le premier pas pour quoi ? fais-je en me raclant la gorge.

– Pour jouer à un jeu que tu vas adorer...

– Comment tu peux en être aussi sûr ?

– Parce que je crois que moins on se supporte, plus on se désire. Et Liv Sawyer, je crois que tu es la plus grande emmerdeuse que j’aie jamais connue. Mais aussi la plus intrigante.

– Alors n’attends plus, fais-je en sentant mes cuisses me picoter.

Tristan était aussi impatient que moi, si j’en crois la fougue avec laquelle il m’embrasse. Ses mains se glissent sous mon top tandis que sa langue se faufile dans ma bouche. Ce baiser est plus sauvage, plus animal que les précédents. Et quand ses doigts expérimentés défont mon soutien-gorge, ses lèvres se perdent déjà dans mon cou. Je gémis.

– Douce musique à mes oreilles, commente-t-il en caressant mes seins à travers le tissu.

Je gémis de plus belle, mes tétons durcissant au contact de ses paumes et du tissu légèrement rugueux de mon débardeur. Ses mains descendent jusqu’à mes jambes, puis remontent le long de mes cuisses. Tout en succombant à ses caresses, j’enfouis ma tête dans son cou pour le respirer, le sentir. Son parfum viril mélangé à son odeur naturelle ne fait qu’augmenter mon désir. Ma bouche se perd sur sa peau, jusqu’à atteindre sa pomme d’Adam. Sur laquelle je fais glisser ma langue avec délectation.

Appréciant mon audace, Tristan laisse échapper un grognement excité et ses paumes remontent plus brutalement le long de mes cuisses, pour s'immiscer sous ma jupe. Jusqu'à atteindre les bords de ma culotte. Il les effleure, tire légèrement dessus, joue avec le petit nœud en haut du bout de tissu, puis avec l'élastique qui le maintient en place. Sans me reconnaître, je râle d'impatience et trépigne pour qu'il continue. Pour qu'il me touche, là où ça me brûle.

Mais le tombeur de filles n'en fait rien, préférant délaissier ma culotte pour s'attaquer au bouton de ma jupe. Lorsque je réalise qu'il veut me dévêtir, je panique à moitié.

Être incapable de résister à ses caresses, c'est une chose. Mais le laisser me voir nue...

– Non, fais-je doucement en éloignant sa main.

Nos regards se croisent, celui de Tristan n'est pas seulement ardent, il est attentif. Très attentif. Je devine que, malgré ses airs de gros dur, il ne cherchera pas à m'imposer quoi que ce soit. Alors tout en plongeant mes yeux au plus profond des siens, je guide sa main sous ma jupe. Sous ma culotte. Je ne sais pas ce qui m'arrive. Je n'ai jamais été aussi mouillée.

Lorsque ses doigts touchent enfin mon clitoris, je ne peux retenir un petit cri voilé.

– Je crois que je n'ai jamais autant apprécié que tu me cries dessus, Sawyer, susurre-t-il en apprivoisant petit à petit mon intimité.

Je ne cherche pas la repartie qui fera mouche – j'en suis incapable, bien trop obnubilée par les vagues de plaisir qui montent en moi. Je tente de me grandir, m'accroche à ses épaules, sens mon excitation grimper en flèche, écarte une jambe pour lui faciliter la tâche, mais rapidement, je perds l'équilibre sous ses caresses. Tristan choisit cet instant pour se laisser tomber sur le canapé, puis m'attire brusquement sur lui.

Je suis à califourchon sur Tristan Quinn.

Rêve ou cauchemar ?

Je remonte ma jupe pour pouvoir suffisamment écarter les cuisses et viens m'asseoir sur la bosse qui déforme son jean brut. Je la remarque enfin.

Elle... elle m'hypnotise...

Et ses doigts qui se faufilent à nouveau sous ma culotte, et ma bouche qui gémit, tandis que ses lèvres tentent de s'attaquer à mes tétons à travers mon top. Une envie soudaine me prend, trop puissante pour que j'y résiste : je passe mon débardeur par-dessus ma tête d'un geste farouche, laissant la *rockstar* sans voix. Mon soutien-gorge disparaît à son tour.

Oui, je suis pleine de paradoxes...

Et oui, j'ai envie que tu me mordes les tétons.

Tandis que ses yeux brillants passent de l'un à l'autre, ses grandes mains soupèsent mes petits seins, les frôlent, les caressent, les malaxent. Puis, c'est au tour de ses lèvres de faire leur connaissance. Tandis qu'il me suce, me lèche, me mordille, j'imprime un léger mouvement de va-et-vient contre lui. J'agite mon bassin, me cambre, ressens un millier de sensations au creux de ma féminité. Tristan s'arrête un instant de me dévorer, grogne, puis repart de plus belle. Son érection frotte contre mon intimité, j'active le rythme tandis que ses caresses buccales me font perdre la tête.

– Je ne te pensais pas aussi..., hésite Tristan, entreprenante.

Moi non plus. Je ne pensais jamais aller aussi loin avec lui. Je ne pensais jamais aller où que ce soit avec lui. Demain, je le regretterai probablement. Avec certitude, même. Mais ce soir, les conséquences m'importent peu. La morale m'importe encore moins. Ce feu qui brûle en moi me rend plus vivante, plus libre et plus femme que jamais.

Je fourrage mes mains dans ses cheveux rebelles, les tire légèrement en arrière et en profite pour l'embrasser à pleine bouche. Je ne suis plus la Liv fuyante et timorée qu'il s'imaginait. Je ne suis plus la Liv enfant que je détestais. Ce soir, quelque chose en moi est en train de changer. Et tandis que nos souffles se mélangent, je me frotte de plus en plus intensément à lui.

– Liv, moins vite, putain, tu me rends dingue, râle Tristan en empoignant mes cuisses pour m'obliger à ralentir.

– C'est trop bon, soufflé-je avant que ses lèvres ne s'abattent à nouveau sur les miennes.

J'en voudrais encore plus. Je voudrais le voir. Qu'il se déshabille et qu'il me présente ce qui se cache sous ce jean et qui me consume. Ce qui se cache sous l'élastique blanc de ce boxer de marque, qui dépasse juste assez pour me provoquer. Mais alors que je commence à détacher sa ceinture, Tristan me stoppe net.

– Non. Ça va aller trop loin. Je ne pourrai plus m'arrêter...

– Qui t'a demandé de le faire ?

– Moi, lâche-t-il avant de me renverser sur le canapé.

En un souffle, il est au-dessus de moi, m'empêchant de faire le moindre mouvement. Ses yeux espiègles contemplent ma surprise, tandis que je m'agite et grogne pour tenter de retrouver ma liberté. C'est peine perdue, il est bien trop imposant et bien trop buté pour que je puisse bouger.

– Ce qui me plaît chez toi, c'est que tu n'as pas peur de t'attaquer à plus fort que toi...

– Je te prends au bras de fer quand tu veux.

– Je ne crois pas, non, me lance-t-il, moqueur.

Et sa main qui s'insinue à nouveau là où elle est attendue. Tristan écarte le tissu qui protégeait ma pudeur et me touche en m'observant me languir. Une vague de chaleur monte jusqu'à mes joues, j'émet quelques sons plus ou moins aigus, me dandine sous ses caresses, ça a l'air de lui plaire.

– Finalement, les filles coincées sont bien plus intéressantes que ce que je pensais, chuchote-t-il à mon oreille avant de la mordiller.

Je parviens à glisser ma main jusqu'à sa bosse et à l'effleurer à travers le tissu. Le corps du musicien se tend, au-dessus de moi. Je gémiss lorsque'il pince mon clitoris un peu plus fort que nécessaire et descends lentement sa fermeture éclair. Ma main se faufile sous le jean et entre enfin en contact avec sa virilité. Seul le boxer empêche le peau à peau.

– Caresse-moi... Oui, comme ça, murmure Tristan en guidant ma main de haut en bas.

Dans cette loge rouge et noire, alors que nous sommes allongés sur ce canapé en velours, les minutes défilent sans que je les voie passer. Nous partageons nos caresses dans notre bulle, sans nous soucier du reste du monde, en nous embrassant à chaque fois comme si c'était la première. Lui

s'amuse à me chercher, à me mordiller la lèvre, à me pincer le téton, je lui rends la pareille en serrant un peu plus son sexe dans ma main. Et je crois qu'il vient juste de me l'avouer : il adore ça.

« *Caresse-moi...* »

Sa voix profonde, chaude, résonne encore dans mon esprit lorsque ma jouissance s'abat sur moi. Je plonge mon visage dans son cou et retiens mon cri, tandis qu'il pose sa main sur la mienne pour que je cesse mes caresses. Pour que je m'abandonne totalement à cet orgasme qui allume chacune de mes terminaisons nerveuses.

Et puis Tristan se laisse tomber sur le sol, aux pieds du canapé, et fixe le plafond en reprenant son souffle. Je l'imité, savourant encore les vagues de plaisir qui parcourent mon corps.

Et la réalité me revient en pleine face. Je réalise où je suis, ce que je viens de faire... et avec qui. Je prends conscience qu'il est impossible de revenir en arrière. Que je viens de commettre l'irréparable. Ou ce qui s'en rapproche le plus.

– Merde ! murmuré-je à moi-même en me mordant les joues pour ne pas pleurer. Merde, merde, merde !

Mon top blanc atterrit soudain sur ma poitrine, sans que je fasse le moindre geste. Je comprends que Tristan vient de le déposer délicatement sur moi, comme pour protéger ma pudeur. Il vient lui aussi de réaliser ce qu'on a fait. Ses yeux me croisent à peine. Sur son visage, pas d'animosité, pas d'arrogance, mais le même tourment que moi.

Est-ce qu'on vient vraiment de faire ça ?

5. Dîner de famille

Qu'est-ce que j'ai fait ?

Non, qu'est-ce qu'ON a fait ?

De toute façon, ça ne se saura jamais. Tristan aura trop honte pour s'en vanter. Et il a été très clair avec moi. Enfin, il me l'a fait comprendre. C'était une erreur. La pire erreur de notre vie. Ça ne se reproduira pas. Et on fera comme si ce n'était même jamais arrivé.

Mais c'est arrivé...

Mais qu'est-ce qui m'a pris ?

Il m'a pris lui. Tristan Quinn. Sa putain de voix grave et son personnage de chanteur habité, transpirant, passionné. J'ai eu beau lutter, il a réussi à me faire craquer. Son putain de regard bleu dans lequel je me suis noyée. Comme s'il n'y avait que moi qu'il regardait comme ça. Sa putain de bouche humide, qu'il lèche et qu'il mord comme si ça pouvait être sexy. Et le pire, c'est que ça l'est. Ses putains de bras musclés, de mains douces et sûres d'elles, qui caressent et qui serrent comme s'il était impossible de leur échapper. Et pourtant, il n'a pas cherché à me piéger. À chaque seconde, il s'est montré doux, respectueux, malgré sa fièvre. J'ai eu l'impression que lui aussi craquait. Que lui non plus ne pouvait pas résister. Et c'est peut-être ce qui m'a le plus fait chavirer. Mais comment a-t-on pu à ce point se laisser aller ?

Il faut que personne ne le sache, jamais.

C'est mon demi-frère, je suis sa demi-sœur. Nos parents sont mariés. *C'est dégueulasse*, ils ont dit sur la plage en hurlant de rire. C'est ce que tout le monde va penser. Et si ça venait à se savoir, c'est couru d'avance, c'est moi qui en prendrais plein la tête. Tristan est juste un mec, un aimant à filles, c'est dans sa nature de séduire et de se laisser aller à ses pulsions. À lui, on lui pardonnera cet écart, cet instinct primaire. « Il est comme ça », tout le monde dira. Certains seront même impressionnés qu'il ait réussi à me dévergondé. Et puis c'est un rebelle, il a le droit de faire des conneries, c'est même exactement ce qu'on attend de lui. Mais moi, la fille à papa, la gamine sérieuse et sans histoire, l'innocente petite chose dont on attend qu'elle reste dans le droit chemin, qu'elle soit raisonnable et qu'elle fasse tout bien : ce sera la cata. Mon père tombera de très haut. Ma belle-mère me traitera de tous les noms. Et tout le monde me reprochera d'avoir cédé à la tentation alors qu'il suffisait de lui dire non. Ce n'est pas comme si j'avais des désirs, moi. Pas comme si je m'intéressais à « ça ». Non, moi, je ne ressens rien, bien sûr que non. Je ne suis rien d'autre qu'un garçon manqué de 18 ans qui déteste les gens.

Voilà ce que je dirai. Puisque c'est comme ça qu'on me voit, je m'en servirai. Si ça se sait, je nierai. Il ne s'est rien passé dans cette loge. On n'a rien fait d'autre que s'engueuler, se balancer des trucs à la tête et s'envoyer chier, comme d'habitude, comme chaque fois qu'on se retrouve dans la même pièce.

Si seulement on s'était contentés de faire ça...

C'est ce qu'on fait le mieux, tous les deux...

Ce qu'on faisait le mieux jusque-là...

Non, il suffit que je me répète que ce n'est pas arrivé. C'était juste un rêve érotique. Un cauchemar bizarre où je portais une jupe en cuir qui ne me ressemble pas, du mascara qui n'est même pas à moi. Une soirée improbable où j'ai embrassé un inconnu pour rendre jaloux un mec que je ne peux pas supporter. Voilà, ça n'a aucun sens. C'est évident que ce n'est jamais arrivé. Il suffit que je sorte de cette chambre et que j'oublie qui dort dans celle d'à côté. Juste de l'autre côté du mur, un mur si fin que je peux presque l'entendre respirer.

On a réussi à s'éviter pendant quatre jours entiers. Le mois de juillet est terminé. On est déjà à la moitié des vacances d'été. Un mois que Tristan est rentré de son internat. Plus qu'un autre mois à tirer, ensemble sous le même toit. Et si on continue comme ça, on arrivera peut-être à oublier.

Enfin, plus qu'un mois... si une fac veut bien de moi.

Bonnie et Fergus ont déjà reçu leur lettre, eux. Je suis censée en déduire quoi ?

– Vous faites un concours de grasses matinées, tous les deux ? ironise Sienna un matin, m'interceptant alors que je sors de ma chambre. Tristan, debout ! hurle-t-elle à la porte d'à côté. C'est bon, tu as gagné, Liv est levée !

– On est dimanche. Je peux aller boire mon café ? je lui lance en tentant de m'enfuir avant de le voir sortir.

– Non, j'ai deux mots à vous dire à tous les deux, insiste-t-elle en posant un poing sur sa hanche comme si ça lui donnait de l'aplomb.

Tristan sort en soupirant, le visage défait et les cheveux en bataille, vêtu d'un caleçon noir et d'un tee-shirt gris qu'il vient juste d'enfiler, pas tout à fait descendu sur son torse. Ce n'est pas la première fois que je le vois dans ce genre de tenue le matin. Mais c'est la première fois que je dois m'empêcher de regarder. Et que j'aperçois quand même l'élastique blanc de son sous-vêtement, serré bas sur son ventre. Je chasse l'image qui essaie d'envahir ma rétine. J'essaie de me concentrer sur la leçon de morale de ma belle-mère, sans doute inintéressante, sans doute déjà entendue dix fois, mais qui a le mérite de me changer les idées.

– À 18 ans, on regorge d'énergie ! On a envie de croquer la vie à pleines dents, de ne pas perdre une minute de son temps ! Alors expliquez-moi pourquoi vous passez tout le vôtre enfermés dans vos chambres.

– C'est faux, je répète avec les gars toute la journée, rétorque Tristan à voix basse.

– Et je travaille à l'agence toute la semaine, ajouté-je en regardant ailleurs.

– Oui, et vous vous éclipez à la seconde où vous rentrez. Ce n'est pas vraiment ce que j'appelle une vie de famille !

– Maman..., commence à s'impatienter mon voisin de palier en serrant les dents. Craig part au boulot à 7 heures du mat'. Et tu es à ton hôtel jusqu'à 22 heures. Quand tu es à la maison, c'est dans ton bureau avec une pancarte « Ne pas déranger ». Harry connaît mieux ses nounous que toi. Mon père est mort, la mère de Liv n'existe pas et tu vois ton mari une heure par jour. Tu veux vraiment nous faire une leçon sur la famille ?

– Parle-moi autrement, Tristan ! s’agace Sienna en tendant un index rageur vers lui. C’est pour vous que je dis ça. Mais si tu tiens tellement à gâcher ta vie, continue comme ça, tu t’en sors très bien ! Et si notre famille ne te convient pas, la porte est là ! s’écrie-t-elle en pointant le rez-de-chaussée du doigt. C’est aussi valable pour toi ! conclut-elle en me postillonnant dessus avant de descendre les escaliers de sa démarche théâtrale genre commedia dell’arte.

Tristan émet un son entre le rire étouffé et le soupir blasé. Je souris aussi, de cette crise d’autorité aussi soudaine que ratée, comme souvent avec ma belle-mère. Nos regards et nos sourires se croisent, mais s’éteignent aussitôt. Rictus gêné pour lui. Moue embarrassée pour moi. Je fixe mes pieds. Il rabat son tee-shirt sur son caleçon. J’essaie de partir en direction de l’escalier. Il démarre en même temps. Je me décale à gauche, il a la même idée. Je tourne à droite pour l’éviter, il me bloque le passage sans faire exprès. Et nos deux cerveaux s’emmêlent, incapables de faire le bon mouvement pour se croiser sans se frôler.

Fais chier.

Rien ne sera plus jamais comme avant. Ce sera bien pire.

Un café et un passage express dans la salle de bains plus tard, je quitte la maison au pas de course et monte dans ma nouvelle voiture. Enfin seule. J’hésite à appeler Bonnie, pas sûre d’être d’humeur pour ses vocalises enjouées et ses blagues salaces. Je pourrais tenter Fergus, mais il va me bassiner avec ce concert génial qu’il a raté, il va me demander de lui re-re-raconter et ça ne va pas vraiment m’aider à penser à autre chose. Je pourrais rejoindre mon père mais, quand il est à l’agence le dimanche, c’est forcément pour régler une urgence. Et il est grand temps que j’apprenne à affronter mes problèmes sans lui. Je jette mon dévolu sur ma grand-mère : toujours chez elle le week-end, jamais de mauvaise humeur et très éloignée de mes préoccupations, c’est la personne parfaite.

Sa petite maison est à l’image de sa personnalité : originale, colorée, bordélique et pleine de vie. Sur son grand terrain – qui n’a plus de pelouse depuis bien longtemps – cohabitent tous les animaux abandonnés qu’elle a pu recueillir ces dix dernières années : trois chiens, une chèvre, des tortues, une multitude de poules et de chats errants et même un cochon nain qu’elle prétend avoir sauvé de l’abattoir. Betty-Sue est végétarienne, ça va de soi, mais pas seulement. C’est une vraie hippie, qui rejette la société de consommation, mange bio, cultive son petit potager, fabrique ses propres vêtements et recycle tout ce qu’elle trouve et peut lui être utile. Elle se fiche pas mal de tout l’argent de mon père et refuse net chaque fois qu’il tente de l’aider à améliorer son quotidien. Betty-Sue n’a pas besoin de grand-chose pour être heureuse. Seulement qu’on lui fiche la paix. Son fils et sa petite-fille lui suffisent, quoiqu’elle se vante souvent d’avoir des amants de passage, mais elle répète à qui veut l’entendre qu’elle préfère largement les animaux aux hommes.

Elle vient d’ailleurs de se lier d’amitié avec un pélican qui nage dans le marais derrière chez elle. Sa dernière lubie : lui construire un nid artificiel au cas où il aurait envie de faire des petits, sans même savoir si c’est un mâle ou une femelle. Betty-Sue croit en la vie, dur comme fer, elle adore les miracles et peut passer des heures à contempler des fleurs ou des fourmis. Tout l’intéresse, la ravit, et il en faut beaucoup pour lui faire perdre son sourire.

Je me gare devant chez elle et elle me fait déjà de grands signes pour que je la rejoigne sur le perron de sa maison. Ma grand-mère est en robe longue à fleurs, pieds nus, en train de repeindre en vert pomme une sorte de petit abri de fortune, sans doute une niche pour l’un de ses derniers

protégés. J'entends d'ici les breloques de ses bracelets jouer de la musique pendant qu'elle s'active. D'après mon père, Betty-Sue porte les mêmes vêtements depuis quarante ans. Sachant qu'elle en a 77 – 20 dans sa tête –, ça fait plus de la moitié de sa vie sans faire les boutiques et, rien que pour cet exploit, elle est mon idole. Elle n'a pas dû se couper les cheveux depuis à peu près la même date et elle porte une longue tignasse grise ondulée, qu'elle tente parfois de teindre au henné, sans grand succès. Elle a les mêmes yeux bleus et la peau claire que tous les Sawyer – et je n'en connais que trois puisque mon père est fils unique et que ma grand-mère n'a aucune idée de qui est le géniteur de papa.

– Qu'est-ce que tu viens faire ici, ma chérie ? C'est la belle-mère qui a encore fait des siennes ?

– Rien de grave, juste une petite gueulante sortie de nulle part, je lui réponds en haussant les épaules, blasée.

– Laisse-moi te dire un petit secret, chuchote Betty-Sue en s'arrêtant de peindre. Ton père est un homme bien qui a tout réussi dans sa vie... sauf ses mariages, affirme-t-elle avec malice. Il a de drôles de goûts pour les femmes. Déjà, la Française, je ne la sentais pas... Mais l'Italienne, quelle pimbêche !

– Ça n'a duré que deux ans avec ma mère. Mais ça fait déjà trois avec Sienna ! soupiré-je.

– Ne t'en fais pas pour ça, va, ça ne durera pas.

– Tu leur as jeté un sort avec tes poupées vaudous ? ris-je.

– Non, ma voyante me l'a prédit, me confie-t-elle avec un clin d'œil.

– Ah, dans ce cas, c'est plus que certain ! me moqué-je gentiment.

– Et toi, ma petite ? Lequel de ces pauvres idiots qui t'entourent est fou de toi ? À quel garçon tu arrives à faire faire de mauvais choix ?

D'habitude, j'adore les discours féministes de ma grand-mère, qui est persuadée que les femmes dirigent le monde et mènent les hommes par le bout du nez. Mais qu'elles font semblant de se laisser dominer pour préserver le secret de leur suprématie. Tout un programme... Sauf qu'aujourd'hui, le garçon qui fait n'importe quoi a un prénom. Qu'il n'est ni idiot ni fou de moi. Et que son mauvais choix se trouve être sa demi-sœur par alliance.

– Je sais garder un secret, insiste Betty-Sue en me voyant dans mes pensées. Et à qui voudrais-tu que je le répète, hein ? À Blanquette, à Côtelette, à Filet-Mignon ?

– Quand je pense que je n'ai pas le droit de t'appeler « mamie » alors que tu as donné des noms pareils à tes animaux !

– Je ne mange pas de viande, j'ai bien le droit d'utiliser ces sobriquets pour me souvenir du goût que ça a ! se marre-t-elle en observant sa ménagerie au loin.

– ...

– Je sais que tu adores ton père, Liv chérie. Et que ta mère n'était pas vraiment disposée à t'écouter ces dix-huit dernières années... Mais si tu as besoin de parler à une femme, je suis là, tu ne peux pas me rater ! rappelle-t-elle en ouvrant grand les bras pour me montrer sa robe colorée.

J'hésite une seconde de plus, puis me jette contre elle, avec le cœur qui bat un peu trop fort et la bouche qui refuse de sortir un mot. Je ne peux pas. Pas encore. Sans doute jamais. Cette parenthèse

torride et interdite entre Tristan et moi doit rester un secret. En attendant, je profite de la chaleur de Betty-Sue, de son énergie positive et de ses lentes caresses dans mon dos.

– Quoi que tu aies fait ou envie de faire, ma petite fille, rien n’est grave, murmure-t-elle de sa voix douce et bienveillante. Quoi que ce soit, rien n’est aussi grave que tu le crois.

Je ne suis pas si sûre de ça...

Après avoir joué avec les chiens de ma grand-mère, couru après un cochon du nom de Filet-Mignon, après avoir bu un thé glacé fait maison et repeint une niche en bois bancale, je rentre à la villa avec le cœur un peu plus léger et le corps parsemé de traces de peinture verte. Mais je ne suis pas plus avancée sur mes sentiments. Est-ce que je le déteste toujours ? Plus qu’avant ? Est-ce que je lui en veux ? Est-ce que c’est de sa faute ? De la mienne ? De personne ? Est-ce que je devrais l’ignorer ? L’affronter ? Est-ce qu’il suffirait que je fasse comme si de rien n’était pour tout oublier ? Ça vaut peut-être le coup d’essayer.

Harrison et Tristan sont dans la cour au moment où je m’arrête le long du trottoir. J’entends leurs voix à travers ma vitre ouverte – celle du petit est aussi aiguë et enjouée que celle du grand sonne grave et est torturée. Il n’a pas vraiment l’air dans son état normal. Je me gare le plus loin possible du portail pour lui cacher ma voiture, ne pas lui donner une bonne raison de s’en prendre à moi à peine arrivée. J’inspire profondément avant d’entrer, et j’essaie de prendre un air normal et détaché au moment de lancer :

– Alors, qui fait pipi le plus loin ?

– En quoi ça te regarde, Sawyer ? me répond sèchement l’aîné.

– Pourquoi tu as du ve't pa'tout ? me demande le petit curieux.

– Harry, dégage, va jouer plus loin ! lui ordonne Tristan.

– Tu peux me parler comme à un chien si tu veux, mais il n’a que 3 ans et il ne t’a rien fait, essayé-je de m’interposer.

– Parce que tu crois que tu m’as fait quelque chose, toi ? lâche-t-il avec un petit sourire narquois. Ce n’était rien du tout, Sawyer. Et ne va pas t’imaginer que ça change quoi que ce soit entre nous.

– C’est toi qui en reparles, Quinn, rétorqué-je pour ne pas me laisser faire. J’avais complètement oublié cette histoire, mens-je en soutenant son regard.

– Tant mieux, acquiesce-t-il en détournant ses yeux bleus.

Il les laisse flâner sur ma peau, aux endroits tachés de peinture, sur mon menton, mon épaule, le col échancré de mon débardeur. Je joue nerveusement avec ma bretelle comme pour m’assurer qu’elle est là, que ses yeux perçants et dissipés n’ont pas encore le pouvoir de me déshabiller.

Apparemment, il ne sait pas plus que moi s’il me déteste ou me désire...

– Rentrez vous débarbouiller, tous les trois ! s’écrie Sienna après avoir ouvert une fenêtre du salon.

Je vois Tristan sursauter en même temps que moi et reculer automatiquement de quelques pas. Il se frotte énergiquement les cheveux, comme pour se remettre les idées en place, et glisse ses mains

dans les poches de son short en jean, en retrouvant son attitude désinvolte, parfaitement indifférente.

– Je crois que ta mère pense qu'on a tous 3 ans, murmuré-je en direction de Tristan qui ne peut s'empêcher de sourire.

Il vient se planter à côté de moi, face à la fenêtre où Sienna attend, désespérément, qu'on lui obéisse.

– C'est l'heure d'aller au dodo ou tu vas nous lire une histoire d'abord ? demande-t-il à sa mère sur un ton insolent. Je crois que Liv a besoin que tu lui fasses prendre son bain, avant !

– C'est toi qui en rêves, Quinn, le provoqué-je à voix basse.

Sur ma droite, je vois sa fossette gauche se creuser. Mon audace a fait mouche. Il croise ses bras musclés sur son torse et se force à ne pas me regarder.

– Pense à bien t'enfermer dans la salle de bains, Sawyer. Il pourrait t'arriver des ennuis avec ta serviette, réplique-t-il entre ses mâchoires serrées.

– Arrête, j'ai peur, j'ironise en gardant mon sourire.

– Bon, vous venez au lieu de ricaner ? J'ai décidé qu'on dînerait tous ensemble ce soir. Comme une famille ! s'époumone Sienna avant de refermer la fenêtre.

– Et merde, soupire-t-il.

– Fais chier, confirmé-je.

Quinze minutes plus tard, on est tous les cinq assis autour de la table carrée de la salle à manger – qui ne sert presque jamais. On y a quand même nos places attitrées : mon père et moi d'un côté, Tristan et sa mère de l'autre, avec Harry en bout de table qui a insisté pour être du côté de son frère.

– Tu sais que, dans les familles normales, ce sont les parents qui cuisinent ? Pas les domestiques, se lance Tristan, avec son éternelle envie de foutre la merde.

– Tais-toi et mange, réplique Sienna dans un sourire forcé, prête à tout pour que ce dîner soit une réussite.

– Est-ce que je peux couper la viande de ton fils ou on attend qu'une nounou intervienne ? relance-t-il de plus belle.

– Craig et moi travaillons très dur pour vous offrir tout ça, se défend ma belle-mère. Et c'est bien normal que nous fassions appel à des gens, dont c'est le métier, pour nous épauler dans le quotidien.

– Papa avait bien plus d'argent que vous n'en amasserez jamais tous les deux, continue à provoquer Tristan. Ça ne l'empêchait pas de vivre simplement.

– Ton père n'est plus là, chuchote Sienna en ayant du mal à avaler sa dernière bouchée.

– Et toi, Craig ? Tu es d'accord avec ce mode de vie de petits bourgeois ? lance-t-il à la recherche d'un nouvel adversaire.

Les deux hommes entament un débat stérile sur l'essentiel et le superflu, ce qui amuse beaucoup mon père, jamais à court d'arguments, et titille l'esprit de contradiction de Tristan. Pendant ce temps-là, Harrison mange avec les doigts et se met à chouiner chaque fois que sa mère lui demande d'utiliser sa fourchette. Je décroche pour les observer, un par un, et réaliser à quel point nous

sommes différents. À quel point aucun de nous ne semble vraiment à sa place.

Mon père aurait pu refaire sa vie avec une femme douce, ouverte et facile à vivre, comme lui. Sienna aurait pu se trouver un mari non fumeur, soumis, mais à la hauteur de ses ambitions dans la vie. Harry aurait pu avoir ses deux parents, tendres et patients, qui lui auraient appris à manger avec des couverts et à faire pipi au bon endroit. Tristan aurait pu ne jamais croiser ma route. Ou j'aurais pu le rencontrer par hasard, à un concert, dans un bar. Et il n'aurait pas été mon demi-frère.

Le téléphone de la maison sonne et me sort de mes pensées. Mais autour de la table, personne n'a l'idée d'interrompre ce qu'il fait pour aller décrocher. C'est à peine s'ils l'ont entendu. Tout le monde a un portable et la sonnerie du fixe n'a l'air d'intéresser aucun d'entre eux. Je finis par me dévouer, en traînant des pieds, persuadée que ce coup de fil ne sera pas pour moi.

– Allô ? prononcé-je en essayant d'imiter la voix snobinarde de Sienna, juste pour m'amuser.

– Je sais ce que vos enfants ont fait, commence une voix métallique, apparemment déformée.

– Pardon ?

– Je sais ce qu'ils ont fait.

– Je crois que vous vous êtes trompé de numéro, monsieur, coupé-je court à ce que je crois être une blague d'enfant.

– Non, insiste le robot. Liv Sawyer et Tristan Quinn. Je sais ce qu'ils ont fait. Et ça s'appelle de l'inceste.

La conversation coupe et mon cœur lâche. La terre s'est arrêtée de tourner, mais les rires et les cris me parviennent encore de la salle à manger.

Mais qui ça peut être ?

Et qui que ce soit, comment il sait ça ?

Et si mon père ou ma belle-mère avait décroché ?

– Liv, reviens, il faut que tu expliques à cet idiot pourquoi c'est si bien d'être une fille à papa ! se marre mon père de loin.

– Tristan, ne l'insulte pas, c'est ta sœur ! râle encore Sienna.

« *Ta sœur...* »

« *Rien n'est aussi grave que tu le crois...* »

« *Ça s'appelle de l'inceste...* »

Rien. Sauf ça.

**À suivre,
ne manquez pas le prochain épisode.**

Egalement disponible :

Jeux interdits - Vol. 2

À 15 ans, j'ai rencontré mon pire ennemi. Sauf que Tristan Quinn était aussi le fils de la nouvelle femme de mon père. Et que ça faisait de lui mon demi-frère. Entre nous, la guerre était déclarée. Et on n'a pas tenu deux mois sous le même toit.



Egalement disponible :

Je t'aime... toi non plus

« Mais quel con, ce mec ! OK, je me suis mêlée de ce qui ne me regardait pas. OK, c'est moi qui l'ai suivi pour commencer. OK, je le trouve à tomber avec son regard noir, sa mâchoire carrée, ses lèvres charnues... Mais bordel, qu'il est insupportable !

Cette filature, c'est l'enquête de ma vie, que ça lui plaise ou non, et je ne vais pas me laisser intimider par un connard arrogant et prétentieux ! »

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)



**Retrouvez
toutes les séries
des Éditions Addictives**

sur le catalogue en ligne :

<http://editions-addictives.com>